Journal des dames

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Thorel de Campigneulles, Charles-Claude-Florent (1737-1809). Auteur du texte. Journal des dames. 1775-01-01.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

R.LAUB 1975

Z 2281
Bc 4.

a conserver

24534

JOURNAL
DES
DAMES,
DEDIÉ
A LA REINE,

Par Madame DE MONTANCLOS.

ANNÉE 1775. TOME I.

JANVIER.

A PARIS,

Chez QUILLAU, rue du Fouarre.

M. D. CC. LXXV.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

Modèle

Z 24534

AVIS

LE Prix de l'Abonnement eſt de 12 liv. pour Paris ; & de 15 liv. pour la Province, franc de port. Il faut s'adreſſer pour ſouſcrire,

A PARIS,

Au Bureau du Journal, chez Madame DE MONTANCLOS, rue des Bernardins, vis-à-vis St. Nicolas, & chez Lacombe, Libraire, rue Chriſtine.

Les Perſonnes de Province qui voudront s'abonner, pourront mettre le prix de leur abonnement à la Poſte, en l'affranchiſſant, ainſi que la lettre d'avis qu'ils enverront à l'une des deux adreſſes ci-deſſus, pour indiquer le nom de la perſonne & du lieu où l'on pourra adreſſer le Journal.

Les Ouvrages faits par les Dames ou pour les Dames, & les productions en tout genres, comme Peintures, Deſſeins, Gravures, Muſique, Avis utiles & agréables, &c. qu'on voudra faire inſérer dans le Journal, ſeront adreſſésfrancs de port à l'Auteur ſeulement, rue des Bernardins, &c. faute d'être affranchis, on n'en fera aucun uſage.

JOURNAL
DES
DAMES.

ÉTRENNES
A LA REINE.

UN matin de plus au printems
Fait éclore encor mieux la rose :
Et pour vos charmes éclatans,
Un an de plus fait même chose.
Ravis de voir fleurir vos jours, ces jours si beaux,
Nous demandons aux Puissances divines,
Que la Parque avec ses ciseaux,
N'en coupe que les épines.

Par M. Varé.

ÉLEGIE

Sur la mort d'un Serin.

PLeurez Grâces, pleurez Amours;
Sous les crêpes de la tristesse,
Cachez bien vos rians atours.
Il expire l'Oiseau de ma belle maîtresse,
Il n'est plus cet Oiseau qui charmoit ses beaux jours.
Pleurez Grâces, pleurez Amours.
Je l'ai vu sur ton sein, qui jamais ne repose,
Sylvie, épanouir son plumage doré.
Du Nectar de l'Amour sur ta bouche mi-close,
Je l'ai vu cent fois enivré.
Je l'ai vu badin & volage
Se balancer sur tes cheveux,
En déranger souvent les nœuds;
Et là tout fier de son ouvrage,
En longs frédons harmonieux,
Déployer son brillant ramage.
Quel changement, ô ciel! aujourd'hui pour toujours
La Parque le ravit à ma belle maîtresse.
Il expire l'Oiseau si cher à sa tendresse.

Il n'eſt plus cet Oiſeau qui charmoit ſes beaux jours.
Pleurez Grâces, pleurez Amours.
Mais non, plutôt que chacun porte envie
Au dernier coup dont l'a frappé le ſort.
Qu'il eſt heureux! careſſé par Sylvie,
Tout doucement il a perdu la vie.
Puiſſé-je un jour expirer de ſa mort!

Par M. Raconville.

A M. de la Garde.

DEſcends des cieux, aimable Poéſie,
Viens careſſer l'Amphion de nos jours,
Il a rendu jaloux le Dieu de l'harmonie,
Et par ſes doux accords ſçu fixer les Amours.
De ce bienfait, Vénus reconnoiſſante,
A pénétré ſon cœur de ſenſibilité,
Et rendu ſa voix ſi touchante,
Que même la vertu connoît la volupté.

Par l'Auteur du Journal.

ANECDOTES CHINOISES, JAPONOISES, SIAMOISES & TONQUINOISES, &c.

A Paris, chez Vincent, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, Hôtel de Clugny. Volume in-8.

LE but de cet Ouvrage est de présenter, sous un même point de vue, tout ce qu'on a écrit de plus remarquable sur les différens peuples dont fait mention le titre. On ne peut que savoir gré à l'Auteur des recherches qu'il a dû faire pour recueillir ce qui s'est passé de plus intéressant chez ces Nations.

Quelques Anecdotes paroissent se détruire les unes les autres ; mais c'est moins la faute de l'Auteur, que des sources où il les a puisées ; car les Relations que nous ont données les Missionnaires & autres Voyageurs qui ont pénétré

dans ces Empires, fourmillent de contradictions ; & l'Auteur ne pouvant distinguer le vrai du faux, nous a également donné l'un & l'autre.

A la tête de cet Ouvrage il se trouve une introduction où l'Auteur fait une courte exposition du Gouvernement des Chinois, de leurs Religions, Arts, Sciences, mœurs, &c. Il attribue la durée de leur Empire à la sagesse des loix fondamentales, & au respect qu'ils ont toujours conservé pour ces loix. « Le Gouvernement, dit-il, est formé sur le modele & les principes du gouvernement domestique & paternel ».

Il donne ensuite la description de la ville de Pekin & de sa police ; puis il explique quelles sont les différentes classes de Mandarins. « Les Mandarins sont divisés en Mandarins lettrés & en Mandarins de guerre. Les premiers sont ceux qui, s'étant appliqués à l'étude des Lettres, ont pris les divers degrés qui conduisent au Mandarinat. Ceux-ci sont char-

gés du Gouvernement politique. Ils sont au nombre de treize à quatorze mille, divisés en neuf classes : c'est dans les trois premieres que sont pris les principaux Officiers, les Colao ou Ministres d'Etat, les Officiers des Cours souveraines, les Gouverneurs des grandes Villes, les Trésoriers généraux des Provinces, les Fou-Yven ou Vices-Rois : les Officiers subalternes sont prîs dans les autres ». Ces classes sont subordonnées les unes aux autres. Ces Mandarins « sont obligés de rendre la justice à toute heure du jour & de la nuit, à quiconque se présente ». En parlant des Arts & des Sciences, il dit : « L'Astronomie est très-ancienne à la Chine ; la Médecine, la Musique *y sont* de tems immémorial. Il paroît qu'ils ont apporté ces sciences de l'Egypte, d'où il est *prouvé* que sont sortis les Chinois ». Il nous semble que ce dernier article est un peu hazardé, du moins la question n'est pas encore décidée. Si l'Auteur eût consulté l'Ouvrage

de M. Paw, intitulé : *Recherches sur les Egyptiens & sur les Chinois*, peut-être eût-il conçu quelques doutes sur l'opinion qu'il a embrassée « Il y a, continue-t-il, un Tribunal particulier pour l'Astronomie, composé de Mathématiciens. Leurs plus belles observations en Médecine sont sur le poulx, au moyen duquel ils connoissent les maladies, leur durée & leurs crises. L'inoculation est très-ancienne à la Chine. L'éloquence se réduit aux discours que les Mandarins font au Peuple, pour l'instruire de ses devoirs, & aux compositions des Lettrés, pour obtenir les grades ; elles sont d'un style énergique & serré, parsemées de moralités utiles, de métaphores hardies & de grandes images. Leurs Poëtes ont du feu & du génie : leurs genres sont l'Ode & les Piéces de théâtres. Leur Musique est très-imparfaite. Il est vrai qu'ils gémissent tous les jours de la perte de leurs anciens livres de musique. Ils connoissoient long-tems avant nous l'Impri-

merie, la Poudre à canon, la Bouffole. Cependant, les Arts & les Sciences ont fait très-peu de progrès à la Chine », ce que l'Auteur attribue à leur attachement aux anciens ufages & à la crainte des innovations; il parle de leur morale avec admiration. « La fcience des mœurs, dit-il, eft la premiere étude des Chinois: ils en réduifent les principes & les effets aux devoirs mutuels des peres & des enfans, du Prince & des fujets, des amis & des citoyens entr'eux ; tous les autres devoirs trouvent leur fource dans ces trois principaux, foit pour la conduite particuliere de la vie, foit pour celle des affaires politiques. Tout porte fur la foumiffion des enfans envers leur pere & leur mere; rien n'en difpenfe. Un Empereur ayant été forcé d'exiler fa mere pour fes excès, fe vit contraint par fes fujets à la rappeller. Un parricide eft puni fur toute la famille, & même fur le Mandarin du département où le crime a été commis. Le refpect des peuples pour

le Souverain & pour tout ce qui le représente, n'eſt pas moins ſévère ; mais ce reſpect n'empêche pas que ſi le Souverain fait quelque action contre les loix ou contre l'honneur, ſes Miniſtres à genoux ne lui faſſent les plus vives repréſentations, & quelquefois ne le deſtituent, parce que, le reſpect étant fondé ſur l'amour filial, le tiran ceſſe d'être pere. Les devoirs des ſujets entr'eux ſont religieuſement obſervés ». De-là, l'Auteur paſſe aux trois différentes Sectes établies à la Chine, & fondées par *Confucius*, *Loakium* & *Foe*. Le premier nâquit 551 ans, & le ſecond 600 ans avant notre Ere. *Foe* parut dans les Indes mille ans avant J. C. mais ſa Religion ne fut portée à la Chine que l'an 64 de notre Ere. Il fut le Fondateur des Bonzes. L'Auteur paſſe enſuite aux détails des mariages, des funérailles, & de quelques autres cérémonies. Il finit par nous donner une idée du caractere des Chinois. « Ils ſont doux, ſimples, modeſtes & hu-

mains, froids & phlegmatiques; ils rient de la vivacité européenne; ils sont graves & n'accompagnent leurs propos d'aucun geste; vindicatifs, mais ils attendent le moment favorable pour leur vengeance. Il ajoute que, quant aux détails du caractere & du génie de cette Nation, on les recueillera dans le corps des Anecdotes: Nous en rapporterons quelques-unes après avoir dit un mot sur deux Chapitres qui terminent la Partie de ce Volume, qui concerne les Chinois.

Le premier contient leur méthode pour élever & nourrir les vers à soie, & pour en obtenir la meilleure soie & la plus abondante. Cet article nous paroît très-intéressant & très-propre à nous donner des lumieres, ou du moins à perfectionner cette branche de notre commerce.

« La soie est connue à la Chine depuis la fondation de l'Empire. Il est dit, dans la Vie d'Yao, qui regnoit 2357 ans avant

J. C. que l'Impératrice fut chargée d'élever des vers à ſoie, & d'apprendre à ſes Femmes à l'ourdir, pour en faire des étoffes ». Après avoir dit ce qui regarde l'ancienneté de la ſoie, il paſſe à la maniere d'élever les vers qui la produiſent. Il explique quelles ſont les différentes eſpeces de mûriers, & quels ſont ceux qu'on doit préférer pour la nourriture des vers, le terroir qui leur convient, &c. Il donne enſuite la méthode dont on ſe ſert pour faire éclore les vers, les nourrir, les guérir des différentes maladies auſquelles ils ſont ſujets, &c.

Les bornes de ce Journal ne nous permettent pas de rapporter tout ce que ce Chapitre contient d'utile : Les perſonnes qui deſirent s'inſtruire ſur cette matiere, peuvent conſulter l'Ouvrage, où elles trouveront des détails très-ſatisfaiſants.

Le ſecond Chapitre a pour objet la fabrication de la Porcelaine. Quelque goût que notre ſexe ait pour ces précieuſes bagatelles, nous doutons que la deſcrip-

tion des différens procédés qu'on eſt obligé d'employer pour les porter à la perfection qu'on leur deſire, leur parut bien intéreſſante. Nous nous contenterons donc d'obſerver qu'il n'y a, dans le vaſte Empire de la Chine, qu'un ſeul Bourg où l'on ait l'art de fabriquer la belle Porcelaine, & que les autres Villes ont tenté inutilement de l'imiter.

Nous ne donnerons, dans ce Journal, qu'un petit nombre d'Anecdotes, nous pourrons y revenir dans quelqu'un des Journaux ſuivans.

L'an 1384, ſous le regne de l'Empereur Tai-Tſon, des voleurs arrêterent un jeune homme qui voyageoit avec ſon pere & ſa femme. Ils alloient tuer le vieillard : le fils embraſſe les genoux de ces ſcélérats, & les conjure de prendre ſa vie à la place de celle de ſon pere. Ils vouloient faire violence à la femme. « Quoi, leur dit-elle, feriez-vous capa» bles de faire une action ſi infâme, pen» dant que mon mari eſt plein de vie »?

Ils avoient allumé un grand feu, ils y jetterent auſſitôt le jeune homme. La vertueuſe épouſe ſe précipite dans les flammes, embraſſe fortement le corps de ſon mari, & eſt réduite en cendres. L'Empereur conſacra cette action par un beau monument qu'il fit ériger à leur gloire.

L'an 1520, ſous l'Empire de Chi-Tſong, un pere dénaturé, craignant de tomber dans l'indigence, forma le projet honteux de vendre & de proſtituer ſes deux filles. Elles en furent informées, & ne crurent pouvoir ſauver leur honneur qu'en ſe précipitant dans le fleuve. L'Empereur leur fit élever un monument, pour perpétuer la mémoire de leur vertu.

Nouvelles Historiques, par Mr. d'Arnaud, Tome premier.

A Paris, chez Delalain, Libraire, rue de la Comédie françoise.

TOus les Lecteurs, nés avec une ame sensible, connoissent & les Ouvrages drammatiques de l'Auteur, & sa collection intéressante de nouvelles qui ont pour titre : *Les épreuves du sentiment.* Encouragé par le succès le plus heureux & le plus mérité, M. d'Arnaud offre aujourd'hui au public, un nouveau Recueil de petits Romans, tous fondés sur la vérité historique, & appuyés sur des noms connus. C'est à la Jeunesse sur-tout que ce vertueux Ecrivain se propose de plaire, en lui donnant, pour ainsi dire, un Cours de morale, exempt de sécheresse & de pédantisme ; il veut la mener à la vertu par une route fleurie. Il le veut,

& doit réussir. Quand on possede comme lui l'art de mettre à profit la sensibilité & l'imagination, on est bien digne d'occuper un rang distingué parmi les vrais Philosophes, qui ont perfectionné la raison, les mœurs, & même nos plaisirs.

Chaque volume de cette collection sera composé de trois Nouvelles. Les deux premieres du premier volume, c'est-à-dire, la Comtesse de Salisburi & Warbec, sont déja dans les mains du public. Dans la Comtesse de Salisburi, les personnes de notre sexe apprendront à sacrifier l'amour le plus vif au devoir de citoyenne, quand l'un se trouve opposé à l'autre. M. d'Arnaud y a inséré un petit Fablieur en ancien langage, pour servir de Pendant à celui dont il a orné sa Nouvelle de *Sargines*. Le fond, il est vrai, n'en est pas aussi intéressant; mais les graces, le naturel, la naiveté du style sont les mêmes. C'est un tableau dont le coloris fait oublier les défauts du dessein.

Warbec a suivi de près la Comtesse de

Salisbury. Cette ſeconde Nouvelle, d'une touche plus forte, & d'un intérêt bien plus vif que la premiere, nous montre tout ce dont eſt capable un jeune cœur pouſſé par l'ambition & l'amour. C'eſt un des meilleurs ouvrages ſortis de la plume de l'Auteur. L'ordonnance en eſt vaſte, & l'exécution répond parfaitement à la beauté du plan. On deſireroit il eſt vrai, que la Ducheſſe de Bourgogne, Marguerite, ne ceſſât pas ſi-tôt d'y paroître. Cette obſervation eſt d'autant plus juſte, que Marguerite s'annonce d'abord comme un des principaux perſonnages, & qu'on eſt tout ſurpris de la perdre enſuite entiérement de vue. On voudroit encore que Warbec ſe montrât digne, par quelque victoire, du rang où tendent ſes vœux ambitieux. Enfin on eſt peut-être en droit de reprocher à l'Auteur un peu trop d'abondance. Il ſemble ſe défier quelquefois de la pénétration de ſes Lecteurs. Sa plume ne leur laiſſe rien à imaginer.

A ces légeres imperfections près, Warbec doit obtenir le suffrage de tout Lecteur impartial. Nous sommes fâchés que l'espace nous manque. Nous serions entrés dans le détail des beautés qu'offre cet ouvrage ; nous en aurions cité quelques-unes. Nous nous dédommagerons dans la suite du silence forcé que nous gardons aujourd'hui, par une fidelle analyse des autres Nouvelles historiques. Warbec sera bientôt suivi du Sire de Crequi. Il est sous presse.

VERS

Pour mettre au bas du Portrait de Mgr. le Garde des Sceaux.

DEs vertus dont il est l'asyle,
Miromenil éprouve les faveurs ;
Son Portrait devient inutile,
Il est gravé dans tous les cœurs.

Par M. Imbert de la Platriere.

ÉLOGE DE LA-FONTAINE,

Ouvrage qui a remporté le Prix au jugement de l'Académie de Marſeille, le 25 Août 1774, par M. de Chamfort.

Æſopo ingentem ſtatuam poſuere Attici.
PHED. L. 2 Epilog.

A Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe. Avec Approbation & Permiſſion 1774.

SOit révolte de notre amour-propre, qui refuſe de reconnoître des Juges ſuprêmes, en matiere de goût, ſoit infaillibilité d'inſtinct, qui juge plus ſûrement que la ſcrupuleuſe application des régles, les Sentences académiques ſont preſque toujours caſſées au Tribunal du Public. On diroit qu'il ſe fait un plaiſir de dépouiller de leurs Couronnes les

heureux athlètes qui les ont obtenues. M. de Chamfort n'a point éprouvé un ſemblable retour. A l'exemple de l'Académie de Marſeille, la voix générale l'a proclamé vainqueur ; ce n'eſt point à nous d'aller le troubler au milieu de ſon triomphe, en lui prouvant qu'un de ſes rivaux le méritoit autant que lui. Il doit nous ſuffire d'offrir un précis de ſon Ouvrage, & quelques citations d'après leſquelles chaque Lecteur ſera en état d'annuler ou de confirmer le jugement qui lui a décerné le prix.

Nous ne répéterons point ce que nous avons dit ailleurs contre la méthode anti-oratoire de couper un diſcours par des diviſions. M. de Chamfort n'a point eu le courage d'adopter une autre maniere. Son Eloge eſt diviſé en trois parties. Dans la premiere, il nous entretient du charme de la morale de La-Fontaine. Dans la ſeconde, de la fineſſe exquiſe de ſon goût. Dans la troiſieme, de l'accord ſingulier que l'une & l'autre eurent

toujours avec la ſimplicité de ſes mœurs.

« L'art de rendre la morale aimable exiſtoit à peine parmi nous. De tous les Ecrivains profanes, Montaigne ſeul (car pourquoi citerois-je ceux qu'on ne lit plus ?) avoit approfondi avec agrément cette ſcience ſi compliquée, qui, pour l'honneur du genre humain ne devroit pas même être une ſcience. Mais outre l'inconvénient d'un langage déja vieux, ſa philoſophie audacieuſe, ſouvent libre juſqu'au cyniſme, ne pouvoit convenir ni à tous les âges, ni à tous les eſprits; & ſon Ouvrage, précieux à tant d'égards, ſemble plutôt une peinture fidelle des inconſéquences de l'eſprit humain, qu'un Traité de Philoſophie-pratique. Il nous falloit un livre d'une morale douce, facile, applicable à toutes les circonſtances, faite pour tous les états, pour tous les âges, & qui pût remplacer enfin dans l'éducation de la Jeuneſſe,

Les Quatrains de Pibrac & les doctes Sentences
Du Conſeiller Mathieu. MOLIÉRE.

D'abord il nous paroît que l'Auteur auroit dû parler de la *ſageſſe de Charron*, ouvrage eſtimable, qui occupe un rang diſtingué dans toutes les Bibliotheques à côté des *Eſſais de Montaigne*. Il a donc eu tort de dire que Montaigne étoit le ſeul de tous les Ecrivains profanes qu'on pût citer. Enſuite eſt-il bien vrai que les Eſſais du Plutarque Français renferment une philoſophie audacieuſe, & ſouvent libre juſqu'au cyniſme ? C'eſt comme ſi on diſoit que la plume de M. de Buffon eſt cynique, lorſqu'elle nous fait l'Hiſtoire de la puberté de l'homme, de ce qui la ſuit ou la précéde. Car on doit ſe ſouvenir en liſant Montaigne, que c'eſt un Philoſophe qui raconte avec candeur ce qu'il a vu, ce qu'il a obſervé. Les mots, chez lui, quelques propres qu'ils ſoient, ne châtouillent point les ſens. Ils nous laiſſent indifférens aux tableaux qu'ils nous préſentent. Enfin, & c'eſt le ſentiment du Philoſophe de Génêve qui l'a prouvé d'une maniere inconteſtable,

les Fables de La-Fontaine ne ſont point à la portée de l'enfance, entre les mains de qui cependant on eſt convenu généralement de les mettre. Elles ne peuvent être entendues, ſenties que par les perſonnes d'un âge raiſonnable, encore faut-il qu'elles aient cultivé leur goût, qu'elles aient exercé leur faculté de penſer, pour recueillir les fruits de morale que ces Fables renferment.

On a mis ſouvent en comparaiſon Molière avec La-Fontaine. M. de Chamfort n'a pas manqué de nous offrir ces deux grands hommes, en regard pour ainſi dire. « Molière dans chacune de ſes Pieces, ramenant la peinture des mœurs à un objet philoſophique, donne à la Comédie la moralité de l'apologue. La-Fontaine tranſportant dans ſes Fables la peinture des mœurs, donne à l'apologue une des grandes beautés de la Comédie, ces caracteres doués tous les deux au plus haut degré du génie d'obſervation,

tion, génie dirigé dans l'un par une obſervation ſupérieure, guidé dans l'autre par un inſtinct non moins précieux, ils deſcendent dans le plus profond ſecret de nos travers & de nos foibleſſes; mais chacun ſelon la double différence de ſon genre & de ſon caractere les exprime différemment. Le pinceau de Molière doit être plus énergique & plus ferme, celui de La-Fontaine plus délicat & plus fin. L'un rend les grands traits avec une force qui le montre comme ſupérieur aux nuances; l'autre ſaiſit les nuances avec une ſagacité qui ſuppoſe la ſcience des grands traits. Le Poëte comique ſemble s'être plus attaché aux ridicules, & a peint quelquefois les formes paſſageres de la ſociété. Le Fabuliſte ſemble s'adreſſer davantage aux vices & en peint une nature encore plus générale. Le premier me fait plus rire de mon voiſin, le ſecond me ramene plus à moi-même. Celui-ci me venge davantage des ſottiſes

d'autrui; celui-là me fait mieux ſonger aux miennes. L'un ſemble avoir vu les ridicules comme un défaut de bienſéance choquant pour la ſociété; l'autre, avoir vu les vices comme un défaut de raiſon facheux pour nous-mêmes. Après la lecture du premier, je crains l'opinion publique; après la lecture du ſecond, je crains ma conſcience. Enfin, l'homme corrigé par Molière, ceſſant d'être ridicule, pourroit demeurer vicieux. Corrigé par La-Fontaine, il ne ſeroit plus vicieux ni ridicule ».

Ce paralelle eſt brillant ſans doute. Il faut, après l'avoir lu, convenir que l'auteur eſt né avec une doſe d'eſprit plus qu'ordinaire. Mais c'eſt ce même eſprit qui nuit peut-être à ſa perfection. Que ſignifient en effet tous ces traits antithétiques rapprochés à force d'art? Ce n'eſt point là l'éloquence véritable. Elle ne s'amuſe point à faire jouer les mots entr'eux. Elle ſaiſit dans chaque objet les traits qui lui ſont propres, & il en eſt vingt

dans ce paralele qui conviennent à tout autre Poëte qu'à Molière & La-Fontaine. M. de Chamfort acheve le paralelle par faire obſerver que la même tombe renferme les cendres des deux Ecrivains les plus originaux que la France ait jamais produits.

La ſeconde partie, où l'Auteur nous entretient des charmes du ſtyle de La-Fontaine eſt pleine d'obſervations finement apperçues. Elle prouve que M. de Chamfort connoît profondément l'art & le génie de l'immortel Ecrivain qu'il a entrepris de louer.

Nous avons vu, avec le plaiſir le plus vif, les efforts qu'il a faits pour conſerver à La-Fontaine le titre de Peintre, & de grand Poëte, que M. de Voltaire lui a refuſé.

S'il nous étoit permis de nous arrêter plus long-tems ſur l'Ouvrage de M. de Chamfort, nous parlerions de la troiſieme partie. Nous ferions obſerver ſurtout les raiſons qu'il apporte pour prou-

ver que La-Fontaine n'étoit pas aussi indifférent pour la gloire, aussi ignorant de son propre mérite que le suppose l'opinion générale. Mais forcés de nous arrêter malgré nous, nous devons comme Auteurs du Journal des Dames, l'embellir de ce qu'il dit à leur gloire. Qui jamais a rien dit de plus flatteur pour le sexe, que le sentiment exprimé dans ces vers.

Ce n'est point près des Rois que l'on fait sa fortune.
Quelqu'ingrate beauté, qui nous donne des loix,
Encore en tire-t-on un souris quelquefois.

C'est ce goût pour les femmes dont il parle sans cesse, comme l'Arioste, en bien & en mal, qui lui dicta ses Contes, qui se reproduit sans danger & avec tant de graces dans ses Fables mêmes, & qui conduisit sa plume dans son Roman de Psiché. Cette Déesse nouvelle que le Conte ingénieux d'Apulée n'avoit pu associer aux anciennes Divinités de la Poésie, reçut de la brillante imagination de La-Fontaine une existence égale à celle des Dieux

d'Héſiode & d'Homère, & il eut l'honneur de créer une Divinité. « Cette obſervation ingénieuſe eſt dûe uniquement à M. de Chamfort. Il ne nous ſouvient pas qu'aucun Littérateur, avant lui, l'eut déja faite C'eſt ſans doute en faveur des traits pareils, qui ſe trouvent en foule dans l'Ouvrage couronné, que l'Académie de Marſeille a pardonné l'affectation de l'Auteur à faire preuve à chaque inſtant d'eſprit & de fineſſe.

Les Enfans élevés dans l'ordre de la Nature, par M. de Fourcroi, Conſeiller du Roi au Bailliage de Clermont en Beauvoiſis, in-12.

A Paris, chez les Freres Etiennes, rue St. Jacques, à la Vertu.

CEt Ouvrage dédié aux meres de famille eſt un de ceux qui leur eſt le plus néceſſaire; il a pour objet l'éducation

physique des enfans, depuis leur naissance, jusqu'à sept à huit ans. Il offre peu d'idées neuves; mais il est en général plus suivi & plus dévelopé qu'aucun autre qui ait paru sur le même sujet. M. de Fourcroi paroît avoir profondément étudié la matiere qu'il traite. Il se répete un peu; & son Ouvrage, réduit à la moitié, n'en seroit pas moins instructif; mais cela prouve que s'il n'est pas un Ecrivain élégant, il est au moins un homme pénétré de ses principes & qui s'efforce, par toutes sortes de moyens, de les graver dans l'esprit de ses Lecteurs. On ne peut que lui savoir un gré infini des détails minutieux & utiles, dans lesquels il est entré.

Il dit que la plupart des peres & meres ne prête pas assez d'attention à leurs enfans, quand ils sont dans ce bas âge; c'est cependant alors qu'on peut, pour ainsi dire, former leur tempérament, & cette Education physique influe également sur les qualités morales.

M. de Fourcroi prévient qu'il ne raisonne que d'après l'expérience. Voici quelques-uns de ses principes généraux. « Laver les enfans avec de l'eau froide de la tête aux pieds, dès le lendemain de leur naissance, quand même ce seroit en plein hiver. Les vêtir très légerement, jamais de maillots , corps, ni rien qui puisse les gêner. Ne pas les laisser dans une chambre fort échauffée ; les promener au grand air, également dans toutes les saisons ; ne pas les forcer à marcher, ils l'apprendront d'eux-mêmes, ou plutôt ou plus tard.

M. de F. donne aussi la maniere dont il faut se conduire pendant la dentition. Nous ne devons pas oublier qu'il exhorte, d'une maniere pressante, les meres de famille de nourrir elles-mêmes leurs enfans. Il dit que les rapports qui sont entr'eux, sont tels que le lait d'une mere foible & délicate convient mieux a l'enfant que celui d'une nourrice étrangere , qui d'ailleurs est en bonne santé.

Pour convaincre de la vérité de ses principe, tant de ceux que nous venons de rapporter ci-dessus, que des autres, qui nous seroient trop longs à détailler, M. de F. cite l'exemple de ses deux enfans qu'il a élevés de la maniere qu'il indique, & qui font, à ce qu'il dit, l'admiration des personnes qui les voient, tant par la souplesse de leurs membres, que par l'air de santé qui brille sur leurs visages.

IL faut convenir que l'Auteur des vers au Sommeil* emploie très-bien ses veilles. Elle vient de paroître dans une lice Académique ; & son premier combat a été un premier triomphe. Nous prions les hommes de croire que si les femmes n'obtiennent pas souvent de pareils succès, c'est que, modestes & timides, elles ont trop de défiance d'elles-mêmes ; elles paroissent peu souvent dans l'arêne littéraire, & elles ne s'y présentent ce-

* Mad. de Courcy, *Auteur des Vers au Sommeil*, Journal des Dames, mois de Juillet 1774.

pendant que pour moiſſonner des lauriers.

Nous pourrions donner encore une raiſon de ce qu'on voit peu de femmes couronnées aux Académies Littéraires.

Le genre des ſortes de Pieces qu'on y exige eſt rarement celui des femmes. Délicates & ſenſibles, elles *laiſſent tomber les fleurs ſans les répandre*; elles n'écrivent pas uniquement pour écrire; & toutes les fois qu'elles prennent la plume, c'eſt un beſoin du cœur, & non pas un projet de l'eſprit. De-là, tant d'Epitres légeres ou tendres, tant de petites Pieces très-agréables, qui n'ont ni la longueur, ni la moralité d'une Piece académique. Il étoit cependant aiſé de voir en liſant les Vers au Sommeil, que cette nouvelle Muſe, Auteur d'une production auſſi noble & auſſi énergique, pourroit enlever aux hommes quelques-unes des Couronnes qu'ils recherchent avec tant d'empreſſement.

La nouvelle Piece couronnée a un but

moral. Elle paſſe en revue toutes les paſſions pour en faire le portrait peu flatté. Nous deſirerions que l'Auteur ne les eût pas enveloppées toutes dans une même proſcription. Nous avons eu quelque peine à voir l'Amour nommé dans un Arrêt qui flétrit l'avarice & l'envie. Nous ne voudrions pas que Madame de B. de Courcy eût pris pour épigraphe, *il n'y a pas de paſſion dont on puiſſe attendre autre choſe que des folies ou des crimes*, après avoir dit ſur-tout ſi juſtement du Roi, qu'*il a la paſſion de rendre ſon peuple heureux*; Et n'eſt-ce pas la paſſion de la gloire qui a fait courir Madame de Courci à une lice académique? Nous voudrions que cette paſſion dominât ſur notre ſexe, & que toutes les Dames vouluſſent mettre une portion de cette gloire à embellir notre Journal, & à en aſſurer de plus en plus le ſuccès.

Mais nous craignons que l'inſtant où l'on nous lit ne ſoit perdu pour le plaiſir des Lecteurs, & nous ne voulons pas

leur faire attendre davantage une Piece dont l'Auteur leur paroîtra ſans doute digne de diſputer la palme aux concurrens les plus redoutables.

LES PASSIONS,

Piece de Vers qui a remporté le Prix à l'Académie de Rouen en 1774.

O Paſſions, Reines des cœurs,
Que je redoute votre empire!
L'homme agité par vos fureurs
A travers les écueils promene ſon délire;
Le flambeau que vous faites luire
Ne fait qu'éclairer ſes malheurs.
O Paſſions, meres des crimes,
Pour qui vous voit de près, que vos traits ſont hideux!
Sortez du fond de vos abîmes,
Et dévoilez-vous à nos yeux.
L'ardente ambition s'empreſſe de paroître,
Rampe, marche, s'éleve, & vole juſqu'aux cieux;
Rien ne lui ſemble au-deſſus de ſes vœux,
Et l'air ſuffit pour la repaître.

C'eſt en vain que l'ambitieux
Prétend illuſtrer ſa mémoire,
La gloire n'appartient qu'à l'homme vertueux;
L'envie eſt l'ombre de la gloire,
L'envie au cœur flétri, méditant des forfaits,
Qui rit de nos malheurs, gémit de nos ſuccès:
Voyez ſur ſon tréſor l'avarice inquiete,
Elle a cent yeux, cent oreilles, cent mains,
Elle n'en voit pas mieux les beſoins des humains,
N'entend pas mieux les cris que l'infortune jette;
Ses mains ſuffiſent peu pour compter ſon argent;
Son or eſt ſon ſeul dieu, ſon dieu fait ſon tourment.
Fille de l'intérêt, & ſœur de l'avarice,
Victime d'un frivole eſpoir,
La paſſion du jeu ſe creuſe un précipice;
Paie avec ce qu'elle a, ce qu'elle veut avoir,
Immole à ſon deſir, l'objet qu'elle deſire;
Elle paroît tranquille au milieu du malheur.
Voyez ſon ſein qu'elle déchire,
La rage eſt au fond de ſon cœur.
Mais fuyons devant la colere,
Elle a d'une Euménide emprunté les ſerpens,
Rien ne peut aſſouvir ſon humeur ſanguinaire
A ſes triſtes fureurs, à ſes tranſports brûlans
L'amitié même eſt immolée,
Et ſous ſes pieds l'humanité foulée
Nomme pour ſon vangeur le remord dévorant.

Quel eſt ce déplorable enfant
Courbé ſous le poids de ſes chaînes,
En vain pour déguiſer ſes peines
Il feint la joie, un ſoupir le dément.
Le rire eſt ſur les bords de ſes lévres de roſe,
Et ſon ame eſt en proie aux plus noires douleurs;
Son bandeau nous cache ſes pleurs :
Quoi! c'eſt l'Amour : quelle métamorphoſe!
Où ſont les plaiſirs enchanteurs,
Les ris, les jeux qui lui ſervent de guide?
Quel eſt ce monſtre affreux qui marche à ſes côtés!
Le ſang dégoûte encor de ſes mains homicides;
Où porte-t-il ſes pas précipités?
A ſa fureur il cherche des victimes,
Rugit & roule un œil hagard
Armé de poiſon, d'un poignard,
Il entaſſe crimes, ſur crimes,
Il entraîne l'Amour d'abîmes en abîmes;
Il porte partout la terreur,
A ſa cruelle frénéſie,
A ſes forfaits, à ſa fureur,
Reconnoiſſons la jalouſie,
Et fermons-lui toujours l'accès de notre cœur;
Gardons-nous d'y donner une place à la haine;
D'y laiſſer pénétrer la vengeance inhumaine,
Le fanatiſme aux projets deſtructeurs,
Qui prêche un Dieu de paix en allumant la guerre,

Qui dit au Citoyen ; crois dans l'inſtant, ou meurs ;
Qui ſouffle la diſcorde, & dévaſte la terre,
Et qui détruit l'ouvrage en annonçant l'Auteur.
O fanatiſme ! ô nuit, nuit déſaſtreuſe !
Ton ſouvenir m'imprime la frayeur ;
Ne craignons plus un ſemblable malheur,
Oublions juſqu'au nom de cette nuit affreuſe ;
O France ! la ſageſſe eſt au cœur de ton Roi,
Sa ſeule paſſion eſt de te rendre heureuſe,
Et ſon regne ſera le regne de la loi.
Et toi, Princeſſe vertueuſe,
Reine de tous nos cœurs, partage avec Louis
Le reſpect & l'amour de ce peuple ſoumis :
Le Ciel te fit pour n'avoir point d'égale,
Ton Hymen du bonheur fut pour nous le ſignal ;
Tu chéris notre Roi, la France eſt ta rivale,
Notre Roi te chérit, le peuple eſt ſon rival.

Il n'y a pas de paſſion dont on doive attendre autre choſe que des folies ou des crimes.

Par Mad. de B. de Courcy.

MADRIGAL

Impromptu à l'Auteur des Passions.

AUx passions Eglé, quand tu livres la guerre,
Tu nous surprens, & charmes tour-à-tour.
C'est Jupiter qui se plaint du tonnerre,
Ou c'est Vénus qui médit de l'Amour.

Par M..

LA Poésie est sans doute un talent inné, l'imagination enfante des images riantes sans avoir besoin du secours de l'étude. Nous avons des preuves sans nombre de cette vérité. A la suite des charmantes Ydilles de Gesner, on trouve l'historique & les Vers d'un jeune Berger Allemand, qui, sans aucun maître, aucun livre, savoit chanter les Dieux, les bois & les vertus morales : Un semblable phénomene (si c'en est un) nous est offert dans une jeune Paysanne de la

Savoie. Elle habite les montagnes, & conduit chaque jour des moutons qui lui ſont confiés. Le Curé de ſon Hameau lui a ſeulement appris à lire par un ſentiment de reconnoiſſance, qu'il devoit aux parens de la jeune Bergere. Elle a fait uſage de ce foible talent, en parcourant tous lès livres qu'elle a pu trouver ſur les tablettes vermoulues de ce pauvre Paſteur. Mais en grandiſſant, ſon langage s'eſt épuré par un goût naturel; & dans le loiſir tranquille, attachée à ſon état de Bergere, elle a compoſé pluſieurs Pieces de Vers en Langage Savoyard. Comme ce Jargon (car on ne peut nommer autrement l'aſſemblage d'Italien & de Provençal, dont ce Langage eſt compoſé) n'eſt point agréable à lire, ni facile à comprendre, nous avons fait traduire littéralement quelques-unes de ces Poéſies ruſtiques. Nous y avons trouvé du naturel, des images vraies, & noblement rendues; d'ailleurs, une perſonne de notre ſexe, de quelqu'état qu'elle

ſoit, a droit à nos recherches ſur ſes talens, & à nos hommages, lorſqu'elle les mérite. Si le public goûte les productions de la Muſe montagnarde, nous en inſérerons avec plaiſir dans un Journal conſacré aux femmes. La naiſſance & l'état de cette jeune Muſe rendront ſon triomphe plus flatteur, & elle pourra alors ajouter à ſes Chanſons : *La Couronne eſt pour les talens, & non pour la richeſſe.*

CHANSON
D'une Bergere de Savoye.

» MOntagnes eſcarpées, dont l'aſpect
» effraie le timide Voyageur, vous offrez
» aux yeux du ſage Berger un ſpectacle
» majeſtueux & intéreſſant. Aſſis aux
» pieds de vos Rochers amoncelés, il
» reçoit un ombrage agréable des chê-
» nes, qui font votre parure. Le gênet
» ſalubre, & l'odorant ſerpolet, ſe trou-

» vent mêlés, ſans le ſecours de l'art,
» ſur votre ſurface inégale. L'œil con-
» temple cette variété, & l'eſprit s'éle-
» ve juſqu'à l'Auteur inimitable qui l'a
» produite ».

« Et vous humbles cabannes, que le
» riche dédaigne, vous renfermez ſous
» votre chaume griſâtre les vertus paiſi-
» bles qui n'ont pu trouver un aſyle
» dans les ſuperbes cités. Le ſoir, quand
» la lune argentée remplace le flambeau
» du jour, le Berger revient gaiment
» vous habiter, il chante la fin de ſes tra-
» vaux; & l'eſpoir d'en obtenir le prix,
» donne de l'éclat à ſes accens ruſti-
» ques ».

» Viens, jeune Paſteur, que mon ame
» deſire; viens me répéter l'aveu de ton
» amour. Tes diſcours naïfs & tendres
» me cauſent une douce émotion; je ſens
» mes joues ſe colorer comme la fleur
» ranimée par les premiers fœux du ſo-
» leil; cette rougeur m'embellit, je le

» vois à tes regards qui deviennent plus » vifs ; alors pour ne pas te craindre, je » me rappelle qu'un doux lien doit bien- » tôt nous unir ».

» O, mes cheres compagnes, venez » applaudir à mes chants ; l'écho les ré- » pete, & vous devez m'entendre dans » la prairie, où paissent nos troupeaux » sous votre garde fidelle. Rapprochez- » vous de moi, je chante les beautés de » ce séjour champêtre, je chante le bon- » heur des Bergers, & les plaisirs d'un » amour vertueux. Unissons nos voix » pour célébrer notre félicité ; mais tai- » sons-nous si l'envie nous écoute, la » douce harmonie l'irrite, elle préfere » les cris bruyans de la colere.

AUTRE CHANSON.

» REveille-moi, Coq matinal, redou- » ble ton chant bisarre, je veux jouir du » lever de l'aurore ; & je dirai alors à

» l'étoile qui brillera ſur le firmament:
» Je te ſalue, Aſtre de nos Bergers, je te
» ſalue; ſois toujours le ſignal favorable
» qui m'annonce l'arrivée de Mirthil, &
» je te conſacrerai mes Chanſons du ma-
» tin; elles me feront inſpirées dans la
» plus belle heure de ma vie ».

CHANSON

Sur l'air : *De Beaumarchais...*

Toujours, toujours, il eſt toujours le même.

TOujours Amans, toujours Sujets fidèles,
Comme autrefois
Loyaux, francs & courtois,
Le reſpect de nos Loix,
Le culte de nos Belles
Et l'amour de nos Rois,
Nous rendent à la fois
Toujours Amans, toujours Sujets fidèles.

De nos bons Rois, le ſeul nom nous enflamme.
Grands & petits
Chantent ces Noms chéris,

Les Cieux ſont attendris,
Nous ne formons qu'une ame ;
Parle-t-on de HENRI,
Le plaiſir jette un cri
Tant d'un bon Roi le ſeul nom nous enflamme.

Toujours aimé, toujours aimable,
Qui fut ainſi ;
Eh mais, ce fut HENRI,
Il auroit rétabli
L'âge d'ord de la Fable...
Cet heureux âge, amis,
Renaîtra ſous LOUIS
Toujours aimé, toujours, toujours aimable.

Notre bonheur, HENRI, fut le tien même ;
Quand ſous tes coups
Tombe un parti jaloux,
Alors un jour plus doux
Luit au peuple qui t'aime ;
Eh bien, *ventre-ſaint-gris*,
Comment a fait LOUIS !
Comme HENRI... ma foi, c'eſt tout de même.

Toujours, toujours l'un agit comme l'autre ;
Du bon HENRI

Le tems n'eſt pas fini,
Tout ranime aujourd'hui
Mon eſpoir & le vôtre..
Le plaiſir jette un cri :
Laiſſons faire à LOUIS,
Un jour, un jour ſon Nom vaudra bien l'autre.

Tout bon Français ſe choiſit une Dame;
Toujours HENRI
En agiſſoit ainſi.
LOUIS éprouve auſſi
D'amour la douce flamme.
Il a donné ſon cœur,
On connoît ſon vainqueur...
Il eſt l'Amant, oui l'Amant de ſa Femme.

Avec deux mots on va peindre ANTOINETTE
A la beauté
Elle unit la bonté.
Le Français enchanté
La voit, l'aime, & répete...
Les beaux traits, les beaux yeux...
Son cœur vaut encor mieux,
Vive LOUIS, vive, vive ANTOINETTE.

Par M. Monvel, Penſionnaire du Roi.

PIERROT ET PIERRETTE.

CONTE.

Pierrette, orpheline, dès l'âge le plus tendre, gardoit le troupeau de Lucas, riche Fermier des environs de Rouen. Un cœur pur, & des attraits, ſeize ans, & ſon innocence, Pierrette n'avoit pas d'autre bien : quelle fortune pour l'honnête Berger qui devoit en connoître le prix ?

Pierrot vit la Bergere, l'aima, & le lui dit ; la Bergere l'écouta, & lui dit qu'elle l'aimoit. Sitôt que le Soleil avoit doré les côteaux, Pierrette conduiſoit ſes moutons dans les vertes prairies que la Seine arroſe de ſes eaux ; Pierrot ne manquoit pas de l'y devancer ; & chaque matin, en arrivant, elle paroit ſon corſet des ſimples fleurs, qu'il avoit cueillies pour elle. Les noms d'amour & de conſtance, ne ſortoient point

de leur bouche ; quelquefois un regard, & preſque toujours leur ſilence étoit l'interprête de ce qu'ils vouloient ſe dire; ſilence délicieux, dont le charme n'eſt ignoré que de ceux qui ne ſavent point aimer !

Un jour, Pierrette deſcend le vallon, dont ſes jeunes agneaux doivent paître le pâturage, & Pierrot ne s'y trouve point : qui peut le retenir ? ſon retour dans nos champs a toujours précédé le mien ! ... T'aurois-je affligé ſans le vouloir ! hier au ſoir encore j'ai mêlé ma voix à la tienne ; j'ai répété la chanſon que tu m'avois appriſe ſur ton chalumeau ! Pierrot, pourquoi ne viens-tu pas ! Depuis l'inſtant où j'ai perdu mon pere & ma mere, je n'ai pu écouter que tes conſolations, ta ſeule préſence a ſéché les pleurs que je répandois! Pierrot! mon cher Pierrot ! pourquoi ne viens tu pas !

A peine avoit-elle prononcé ces mots, que Pierrot paroît : il n'avoit pas de

de bouquet à la main, & la triſteſſe étoit peinte ſur ſon front. Pierrette, en le voyant, avance involontairement. —Le voilà! que ton retard m'a fait ſouffrir! quelle en a été la cauſe?... mais, tu ne me réponds pas!... tu détournes les yeux?

Pierrette! je n'aime que toi, je te l'ai dit, & je n'ai jamais trompé perſonne. Tu ſais que j'ai perdu mon pere. —Je l'ai pleuré avec toi. —Tu ſais qu'il me reſte une mere, que ſon âge, & ſes infirmités empêchent de travailler.—Nous travaillerons pour elle, & nos ſoins la rendront heureuſe. —Tu connois, Pierrette, la cabanne que j'habitois avec elle, le Seigneur du Village nous l'avoit donnée, il vient de mourir, & ſon fils nous la retire, pour y faire bâtir un logement qu'il deſtine à un de ſes Gardes-chaſſe. Les légumes que je cultivois, dans le petit coin de terre qui étoit joint à cette cabanne, aidoient à la ſubſiſtance

de ma mere, une vache lui fourniſſoit du lait, il faut la vendre, pour louer un nouvel aſyle ; tu m'avois donné ton cœur. —Hébien, je viens te le rendre. —Toi, Pierrot ! s'écria la Bergere, & tu me crois l'ame aſſez intéreſſée, pour ne plus t'aimer, parce que tu as tout perdu ? t'ai-je parlé quelquefois de biens que tu poſſédois ? ai-je deſiré autre choſe que d'être aimée ? laiſſe moi, mes larmes m'empêchent de t'en dire davantage... laiſſe moi. —Tu le veux, hélas j'obéis. Dès-demain, je ſerois ton époux, ſans le malheur qui vient de m'arriver. Si tu pouvois le réparer, je n'héſiterois pas, mais tu n'as rien : Un accident, une maladie peuvent nous mettre hors d'état de ſoigner nos troupeaux, & ma mere ! ma pauvre mere !... il faut qu'elle vive... Je ſerai plus malheureux que toi : adieu.

On devine aiſément quelle fut à cet adieu, la douleur de Pierrette : le gâſon ſur lequel les agneaux de Pierrot bondiſſoient avec les ſiens, la fontaine dans

laquelle il puiſoit de l'eau, pour la déſaltérer, le feuillage, à l'ombre duquel elle ſe garantiſſoit, avec lui, des ardeurs du midi, tout ſervit à augmenter ſa triſteſſe. Il n'eſt plus de bonheur pour moi, s'écrioit-elle : je l'aimois, je l'aimerai toujours, & il me quitte ! Il me prive du plaiſir que je me promettois d'être un jour l'appui & la conſolation de ſa mere ; il oublie que je faiſois tout pour la mienne, que ſans lui, je la pleurerois encore : oh ciel ! ai-je mérité le chagrin qu'il me donne !

Cependant, le ſoleil étoit prêt à finir ſon cours, & la Bergere, occupée de ſa douleur ne ſongeoit point à faire rentrer ſes moutons : Lucas, qui depuis quelques mois, ſe ſentoit pour elle une inclination, qu'il avoit eu ſoin de lui cacher, en fût inquiet, & prît le parti d'aller au-devant d'elle. Il arrive dans le vallon qu'elle arroſoit de ſes larmes. Vous ne penſez point à revenir, lui dit-il, & vous pleurez ! — C'eſt que je ſuis

triste. —La tristesse n'est pas faite pour votre âge, & je veux vous dissiper. L'image de votre mere vous est toujours présente. —Ce n'est pas elle que je pleure aujourd hui. —Je ne vous demande point le sujet qui vous afflige, c'est peut-être un secret, & je le respecte : la nuit vous rappelle au village, suivez-moi : Pierrette le suivit.

Le repas frugal que la Bergere prenoit ordinairement après ses travaux, fut vingt fois interrompu par ses soupirs : Lucas voulut l'égayer, ses efforts furent inutiles : C'est demain ma fête, lui dit-il, en se séparant d'elle, & j'espere que je recevrai un bouquet de votre main. J'y songeois, répondit-elle, & vous l'aurez.

Le sommeil qu'elle goûta pendant la nuit, fut troublé par les songes les plus tristes ; & le chantre du matin ne s'étoit pas fait entendre, qu'elle étoit occupée du soin de rassembler quelques fleurs.

Il n'en manque qu'une à ce bouquet, lui dit Lucas, en le reçevant. —Quelle

eſt-elle ? —Votre cœur. —Je ne l'ai plus, il eſt à Pierrot : il ne ſera jamais mon époux, mais je l'aime, & je ne puis être à vous.

Lucas, qui avoit attendu ce moment pour déclarer ſon amour, fût déſolé de la réponſe de Pierrette, renferma ſon ſecret, & queſtionna la Bergere, qui lui rendit fidélement l'entretien qu'elle avoit eu la veille avec Pierrot. L'attachement qu'il a pour ſa mere, lui répondit il, ne peut être qu'un prétexte, dont il ſe ſert, pour vous tromper. —Non, Monſieur Lucas, il en eſt incapable. —Votre candeur ne ſoupçonne point que le menſonge puiſſe exiſter, l'expérience ne vous le fera que trop tôt connoître ; & vous ſentirez que pour éviter des chagrins, il faut avoir celui de ſe méfier de la moitié de ceux qui nous approchent. Pierrot en aime une autre. —Seroit-il vrai ? —Je le crois, & je m'en éclaircirai. Si vous n'avez plus la liberté de faire mon bon-

heur, j'aurai du moins le droit de m'occuper du vôtre; reposez-vous sur moi.

Ces dernieres paroles ne furent point comprises par Pierrette, qui avoit trop d'innocence pour deviner un secret, que Lucas se promettoit de lui laisser ignorer.

Rempli de son objet, il se rend à la cabanne de Pierrot, qu'il trouve occupé à soigner sa mere, que le chagrin, joint à ses infirmités, retenoit au lit depuis deux jours. J'ai deux affaires à te proposer, lui dit-il, en entrant; & si tu y consens, je ne sortirai pas qu'elles ne soient terminées. Tu veux te défaire de ta vache, je l'achete au plus haut prix, & en voici l'argent. Pierrot, en l'acceptant, ne put s'empêcher de pleurer, regarda sa mere, & lui remit la somme, que Lucas venoit de compter. Je ne l'emmenerai point encore, ajouta le Fermier, mon étable est remplie, & je ne pourrai la loger qu'à la fin de la saison: je te la laisse jusqu'à ce moment là, & t'aban-

donne le lait qu'elle rendra. —Mais, Monſieur Lucas, j'ai reçu votre argent, & il n'eſt pas juſte. —Je te l'ai dit, c'eſt un ſervice que tu me rendras, écoute moi.

Te voilà dans l'âge de te marier, deſires-tu de l'être ? Je l'ai deſiré, Monſieur Lucas, je le deſire encore, mais hélas!... Tu t'attendris, acheve mon ami. Seul au monde, reprit le Berger, pour ſoutenir une mere, qui m'eſt plus chere que moi-même, né ſans bien, privé de cet aſyle, aucun de nos Fermiers ne voudra m'accorder ſa fille. Si j'en épouſe une, qui ſoit auſſi pauvre que moi, quel ſera l'eſpoir de ma mere ? lui répondrai-je que j'ai une femme & des enfans, à qui je dois mes premiers ſoins ? ils appartiennent à celle qui m'a donné le jour, le partage que je ferois obligé d'en faire, pourroit la rendre malheureuſe, je ne m'y expoſerai pas.

Cette réponſe fut un trait de lumiere pour Lucas, qui n'étoit venu chez Pier-

rot que pour pénétrer ſon cœur. La bonté du ſien penſa le trahir; mais il ſçut ſe modérer, pour s'aſſurer encore mieux de la franchiſe & de l'honnêteté du Berger. Si je te propoſois, lui dit-il, un parti qui réparât les pertes que tu fais, l'accepterois-tu ? Je ſerois tranquile ſur le ſort de ma mere, répondit Pierrot, en ſoupirant, & je l'accepterois. —Donne m'en ta parole. —Il le faut, & je vous la donne. —Celle que tu dois épouſer, va la recevoir de ma bouche, & avant la fin du jour, tu auras de mes nouvelles.

Il n'étoit pas ſorti, que Pierrot ſe livra tout entier à ſa douleur, qu'il s'étoit efforcé de contenir. Qu'as-tu donc, mon fils, lui demanda ſa mere ? —Rien. Je ſuis pénétré de la généroſité de Lucas : vous voyez ce qu'il a fait, & ce qu'il veut faire encore pour nous : il me procure les moyens de vous rendre heureuſe, & j'en ſuis attendri juſqu'aux larmes, —Béniſſons-en le Ciel, mon cher

fils : Lucas eſt l'inſtrument de la providence, elle n'abandonne jamais ceux qui implorent ſon ſecours : Pierrot en convenoit, mais l'image de Pierrette le ſuivoit par-tout. Il n'aimoit qu'elle, il en étoit aimé, & il venoit de promettre d'en épouſer une autre. Avec quelle promptitude il auroit été retirer ſa parole, s'il n'avoit été retenu par le motif qui l'inſpiroit ! mais que de regrets, que de larmes devoit coûter à l'amour le triomphe que la nature s'efforçoit de remporter ſur lui !

Lucas n'étoit plus qu'à quelques pas de ſa maiſon, quand un bruit de cors, & de chiens vient frapper ſon oreille. Il avance, c'étoit le nouveau Seigneur qui chaſſoit, & venoit paſſer quelques jours dans ſa terre. Lucas qui ne connoît que ſon zèle, vole, & va le joindre à l'entrée du bois. Il ſe jette à ſes pieds, & lui proteſte qu'il ne les quittera pas, ſans avoir obtenu une grace, qui l'intéreſſe. Parlez,

lui dit le jeune Marquis, que voulez-vous? —Je m'apqelle Lucas, Fermier de ce Village, où la mémoire de Monsieur votre pere sera toujours précieuse: en vous laissant son héritage, il vous a sans doute transmis ses vertus, & je lis dans vos yeux que vous desirez de l'imiter. Tous vos Vassaux le pleurent, il n'appartient qu'à vous de les consoler, & je viens vous offrir l'occasion de faire trois heureux à la fois. Une vieille Paysanne, dont la bonne conduite & l'honnêteté servent d'exemple à tous ceux qui la connoissent, habite une misérable chaumiere, que M. le Marquis votre pere lui avoit abandonnée: vous lui avez fait ordonner d'en sortir; son fils & elle sont au désespoir, vous en aurez pitié: non, Monseigneur, vous ne permettrez pas que cet ordre soit exécuté, & le plaisir de la chasse ne balancera pas dans votre cœur celui d'obliger deux infortunés, dont la vertu mérite vos bienfaits.

C'eſt à moi d'en diſpoſer à mon gré, répondit le Marquis, d'un ton fort ſec : j'ai beſoin de cette chaumiere, & je m'en ſervirai. Si cette bonne femme eſt pauvre, qu'elle vienne de temps en temps au Château, on l'aſſiſtera : le cerf alors gagnoit la plaine, le Marquis l'apperçoit, pique ſon cheval, & quitte Lucas, qui fut moins mortifié du refus qu'il venoit d'éprouver, que des maux qu'il prévit bien qu'un pareil Maître alloit cauſer à ſon Village. Je ſerai plus juſte, plus compâtiſſant que lui, répétoit-il, en s'en allant, & je jouirai ſeul du bien que je ferai.

Eh bien, lui dit Pierrette, qui l'attendoit avec impatience ? eh bien, mon enfant, je n'étois que trop vrai hier, quand je vous aſſurois qu'il ne falloit rien attendre des hommes ; & ce qui vient de m'arriver me les feroit tous haïr, ſi je ne ſavois qu'il en exiſte encore quelques-uns, dont le cœur eſt pur & honnête..... Vos larmes recommencent à couler ;

vous ne m'écoutez pas ! —Je ne vous ai que trop entendu, & Pierrot en aime une autre. Je ne puis vous cacher, reprit Lucas, qu'il eſt au moment de ſe marier, & qu'il vient lui-même de m'en donner ſa parole : mais avant qu'il l'accompliſſe, j'exige que vous le voyez encor. —Moi le voir ! oh ciel ! ne ſuis-je pas déja aſſez malheureuſe ! ſeroit-ce pour le ramener ? Il a ceſſé de m'aimer, & je ne dois plus ſonger à lui. Deſirez-vous que je lui faſſe des reproches ? Je ne m'en ſens pas la force ; je n'aurois pas celle de ſoutenir ſa préſence ; & j'aime mieux m'éloigner, pour jamais, du Village. Je ne vous preſſerai pas davantage, répondit Lucas ; votre troupeau vous attend ; conduiſez-le dans la prairie, j'irai vous y trouver.

Il s'éloigne de la Bergere, & ſe rend à l'inſtant même, chez Pierrot : je t'avois promis, lui dit-il, de te revoir avant la fin du jour ; viens avec moi : Pierro obéit. L'épouſe que je te deſtine, loge

au hameau voisin ; son pere nous y attend, & cette prairie nous y conduira. Un infortuné qui n'est pas coupable, & que l'on mene à la mort, n'est pas plus triste, plus affecté, que Pierrot ne l'étoit alors ; & malgré tout ce queLucas employa pour le distraire, il ne put parvenir à lui faire prononcer une seule parole. Quelques arbres réunis au milieu de la prairie, formoient un ombrage, sous lequel Pierrette étoit assise. Pierrot l'apperçoit, baisse les yeux, & ne peut aller jusqu'à elle. La Bergere, guidée par un mouvement de desespoir, mouvement qu'elle n'avoit jamais connu, & que la présence de Pierrot fit naître malgré elle, la Bergere s'avance & veut proférer quelques mots ; ses pleurs viennent les interrompre. Lucas, qui jouissoit intérieurement de leur embarras, feignoit d'ignorer l'amour de Pierrot, & se permit même de lui faire quelques reproches. Après la maniere dont j'en ai agi avec toi, lui dit-il, je n'ai pas dû m'at-

tendre que tu me tromperois. Si tu m'avois avoué que tu aimois Pierrette, je ne t'aurois pas proposé.... Mais je n'en parle plus, & si tu as surpris le cœur de cette jeune fille, il faut que tu l'épouses. Non, Monsieur Lucas, reprit le Berger: si je suis malheureux, je ne veux pas être parjure: je vous ai donné ma parole.... Tiens-là moi donc, trop heureux Berger, s'écria Lucas, en lui prenant la main, qu'il mit dans celle de Pierrette, & embrasse l'épouse à laquelle tu m'as promis de t'engager.

Je n'entreprendrai point de peindre l'étonnement & la joie des deux amans, qui chercherent en vain des expressions, pour remercier Lucas. Vous allez être heureux, leur dit-il, & je suis payé. Allons trouver ta bonne mere, mon cher Pierrot: si tu lui donnes une fille, c'est à elle de te donner une épouse. Je veux que, dès ce soir, ma maison soit la sienne & la vôtre. Mais la paix & le bonheur, dont vous devez jouir, vont

être bannis de ce Village, je vais le quitter, & vous le quitterez avec moi.

Lucas tint sa parole, & quelques jours après leur mariage, dont il fit tous les frais, il rendit sa Ferme, dont le bail alloit expirer, en prit une autre, à quelques lieues de-là, & y associa les deux époux : la félicité la plus pure y fut leur partage, & la reconnoissance la plus tendre, celui de Lucas, qui ne leur déclara jamais le premier sentiment qui l'avoit guidé. La mere de Pierrot vécut encore quelques années, & mourut en pressant la main de Pierrette, & celle du meilleur des fils.

Par Mlle. Julie d'Ar...

MES ÉTRENNES.

Vers à Madame Clotilde.

Aux pieds de l'aveugle fortune,
Point ne formes de vœux secrets;
A mes yeux, richesse importune,
N'avez que de foibles attraits :

Mais j'aime que riant menſonge
Soit de moitié dans mon ſommeil,
Souvenance d'aimable ſonge
Fait le charme de mon réveil ;
Tant ſuis certain que dans la vie
Le vrai bien, le bien le plus doux,
C'eſt de rêver... bien, que j'envie
Ne puis être heureux que par vous !
Je rêvois donc, c'eſt ma folie,
Que dans mon vol audacieux,
Sans Conducteur & ſans Génie,
Je parcourois le haut des Cieux.
Bien ſombre, & bien embéguinée,
L'Aurore, ſoufflant dans ſes doigts,
Ouvroit les portes de l'année
Au premier de ſes douze mois.
Ici, ſous les yeux de Cyprine,
L'Amour, aſſiſté des plaiſirs,
En capuchon, fourré d'hermine,
Donnoit audience aux deſirs.
Eglé demandoit art de plaire,
Thémire, graces & talens,
Lucile, époux, tendre & ſincère,
Mirza, bijoux & long printems.
L'Enfant notoit à chaque page,
Noms, & placets des Demandeurs,
Et ſur l'avis de ſes Docteurs,
Le caprice faiſoit partage

De ſes plus brillantes faveurs.
Plus loin, ſous un riche portique,
Plutus, chamaré de brocard,
Reſpiroit l'encens famélique,
Qu'on lui brûloit de toute part;
Et comme Amour, grand politique,
Jugeoit, & donnoit au hazard.
Point ne voulois offrir requête,
Mais ne manquois de ſouhaiter;
Quand, tout-à-coup, levant la tête,
Je vois que Dame fort honnête,
Devant moi, vient ſe préſen'er.
C'étoit celle, qui dans Ithaque,*
Prit autrefois barbe au menton,
Pour inſpirer à Télémaque
Bienfaiſance, honneur & raiſon.
Que cherches-tu dans notre Empire,
Dit la Déeſſe, en m'abordant:
Vous le voulez, & dans l'inſtant,
Connoîtrez ce que je deſire,
Répondis je, fort humblement.
Je voudrois retrouver modèle
De candeur, & de vérité,
Honorer image fidelle
Des vertus, & de la bonté
De ce bon Roi, bien reſpecté,

* Minerve qui prit la figure de Mentor.

Bien fêté, jamais trop chanté,
De ce Henri tant regretté,
De qui franchiſe & loyauté,
Jugement, clémence & gaité
De ſon ſiécle furent la gloire,
Et qui de droit, bien mérité,
Eſt aujourd'hui, pour ſa mémoire,
L'amour de ſa poſtérité.
  Regarde, reprit la Déeſſe,
« Regarde l'auguſte Princeſſe,
Dont je t'offre ici le portrait;
C'eſt le modèle tout parfait,
Du Prince, dont tu veux l'image,
C'eſt le bon Henri, trait pour trait.
A ſes freres, pour héritage
Il légua ſon ame & ſon cœur,
Et chaque jour, dans ſon ouvrage,
Il renaitra, pour ton bonheur: »
Grand merci, dis-je, à l'immortelle,
Deſir eſt ſouvent indiſcret,
Mais ſi j'approche du modèle,
De mon ſort ſerai ſatisfait.
Je ſouhaitois douces étrennes,
Et tant, au gré de mon eſpoir,
Venez de me donner les miennes,
Que rien de plus ne veux avoir.

Par D. de...

Dialogues sur la Musique, par Mlle. de Villers, adressés à son Amie, & dédiés à Mgr. le Duc de Chartres. *A Paris, chez Vente, Libraire, au bas de la Montagne Ste. Geneviève.*

S'il appartient à notre sexe de donner des préceptes, c'est sur-tout dans les Arts d'agrémens. C'est là où nous pouvons exercer cette sensibilité d'organes dont la nature nous a douées, & l'on sait depuis long-temps que lorsque les Grâces ont porté un jugement sur la Peinture, & la Poësie, peu d'hommes osent en appeller.

La brochure que nous annonçons, est composée de deux dialogues sur la Musique. Il est flatteur pour Mlle. de Villers de donner des leçons dans un âge, où, pour l'ordinaire, on en reçoit encore. La modestie avec laquelle cette jeune Auteur demande l'indulgence du Public,

ajoute un intérêt de plus à ſon ouvrage.

Un Italien & un François ſont les Interlocuteurs du Dialogue. A la vérité, le Signor Italien dépriſe un peu les grands Maîtres de notre Muſique Françaiſe ; mais c'eſt un enthouſiaſme national qu'on lui pardonne en faveur des remarques très-juſtes qu'il fait.

Il y a ſi long temps que l'on diſpute ſur les Muſiques Françaiſes & Italiennes, ſans avoir encore fixé irrévocablement le prix qui eſt dû à l'une d'elles, qu'il eſt difficile de prendre parti, ſans courir les riſques de trouver des contradicteurs. Nous croyons que, dans la Muſique, comme dans tous les Beaux-Arts le ſentiment eſt le meilleur guide, parce que les ſenſations trompent plus rarement que les principes. Un Morceau de Muſique éleve l'ame, l'attendrit, remplit enfin le but de l'Auteur ; le ſentiment applaudit, qu'importe alors qu'un Connoiſſeur prouve que le morceau eſt contre les regles de la bonne compoſition, on avoue ſon

ignorance ; mais on n'en répand pas moins des larmes, malgré les regles qui le défendent.

Mlle. de Villers, aprés avoir fait l'Hiſtoire des progrès de la Muſique en Italie, regrette que nous n'ayons pas en France une école conſacrée à cet Art enchanteur. Il n'eſt point d'Amateur de cet Art qui n'applaudiſſe à cette idée.

La jeune Auteur entre enſuite dans des détails analogues à l'anatomie du goſier, & au méchaniſme de la voix. Cette diſſertation prouve que Mlle. de Villers n'a point voulu traiter ſon ſujet ſuperficiellement, & qu'elle s'eſt même occupée d'objets peu flatteurs pour les yeux d'une femme. C'eſt un travail dont on doit lui ſavoir gré, & qui devient une leçon pour notre ſexe. Nous ne connoîtrions pas toutes ces répugnances qui nous donnent un extérieur minaudier, ſi nous nous accoutumions de bonne heure à obſerver la nature, même dans ce qu'elle

a de rebutant, il en résulte toujours des connoissances qui nous rendent plus faciles celles de la morale & de la philosophie.

Dans le second Dialogue, Mlle. de Villers donne des principes fort clairs & fort justes sur la composition musicale. Son style est également précis & pur. Si cette jeune personne n'avoit prévenu les Lecteurs qu'elle étoit étrangète, on ne s'en feroit jamais douté en lisant son Ouvrage. Nous l'invitons à donner souvent de ses productions au Public. L'accueil qu'a reçu cette premiere, doit l'encourager à entrer dans la carriere littéraire. Qui pourroit refuser la palme du triomphe à une jeune athlette, qui joint les grâces à l'esprit?

LES ÉTRENNES.

CONTE DE FÉE.

A Paris, chez le-Jay, Libraire, rue Saint-Jacques, au grand Corneille. 1775.

LA Reine d'un grand Royaume, du Pays des Fées, Reine charmante, que les Génies nommoient *la Reine Parfaite*, avoi vu naître à sa Cour la manie de donner & de recevoir des *Etrennes*; manie que ne pouvoit détruire le refus qu'elle faisoit, tous les ans, d'accepter celles que l'on desiroit lui présenter. Grands & petits, riches & pauvres, jeunes & vieux se disputoient l'honneur de s'offrir mutuellement, tout ce que l'art pouvoit imaginer de plus magnifique, ou de plus galant. En un mot, c'étoit une fureur, & cette fureur conduisoit à des dépenses excessives que *Parfaite* résolut d'arrêter, parce qu'elle craignoit

que les ſuites n'en retombaſſent ſur ſon Peuple, qu'elle aimoit, & dont elle étoit adorée.

Je veux, dit-elle un jour, me conformer à l'uſage, & je permets que l'on m'apporte des Etrennes : à ce mot, voilà tout le Royaume en mouvement, tous les Artiſtes employés, tous les Auteurs à l'ouvrage, tous les Rimeurs échauffés, & la Reine, au premier de l'an, ſe vit entourée de monceaux d'or, & de pierres précieuſes, entêtée de parfums, fatiguée de belle proſe, excédée de grands vers, bien empoulés. Tout cela eſt fort beau, dit-elle, mais il me faut des plaiſirs plus ſolides, *que l'on m'amene les heureux que j'ai faits*. A l'inſtant même, le Palais en eſt rempli, & l'on entend redire, de tous côtés, que ces mots délicieux : *Je ſuis heureux par vous.*

Tous les ans, continua *Parfaite*, offrez-moi l'image du bonheur que vous aurez répandu, ſur des infortunés, qui auront mérité

mérité vos bienfaits, j'y ajouterai les miens : *voilà les Etrennes que je veux.*

Les Fées & les Génies furent humiliés de la leçon ; mais le ſentiment intérieur & le cri général leur firent convenir que la Reine avoit raiſon : les riches préſens furent diſtribués au Peuple, & ce fut *Parfaite*, qui en donna l'exemple.

Voilà l'eſquiſſe de ce petit Conte, dont l'idée, très-morale & très-ingénieuſe, eſt développée avec beaucoup d'agrément, du côté du ſtyle & des images. Les *Etrennes* furent bannies de la Cour de *Parfaite* ; les Marchands diſparurent, & vendirent leurs brillantes bagatelles à quelques Voyageurs, qui les ont fait valoir en Europe, en leur conſervant le nom d'*Etrennes.* Ce n'eſt pas là ce que les Fées nous ont procuré de mieux ; mais nous leur pardonnerons aiſément ſi nous voulons nous ſouvenir que nous leur devons des fêtes charmantes, des romans agréables, des tableaux intéreſ-

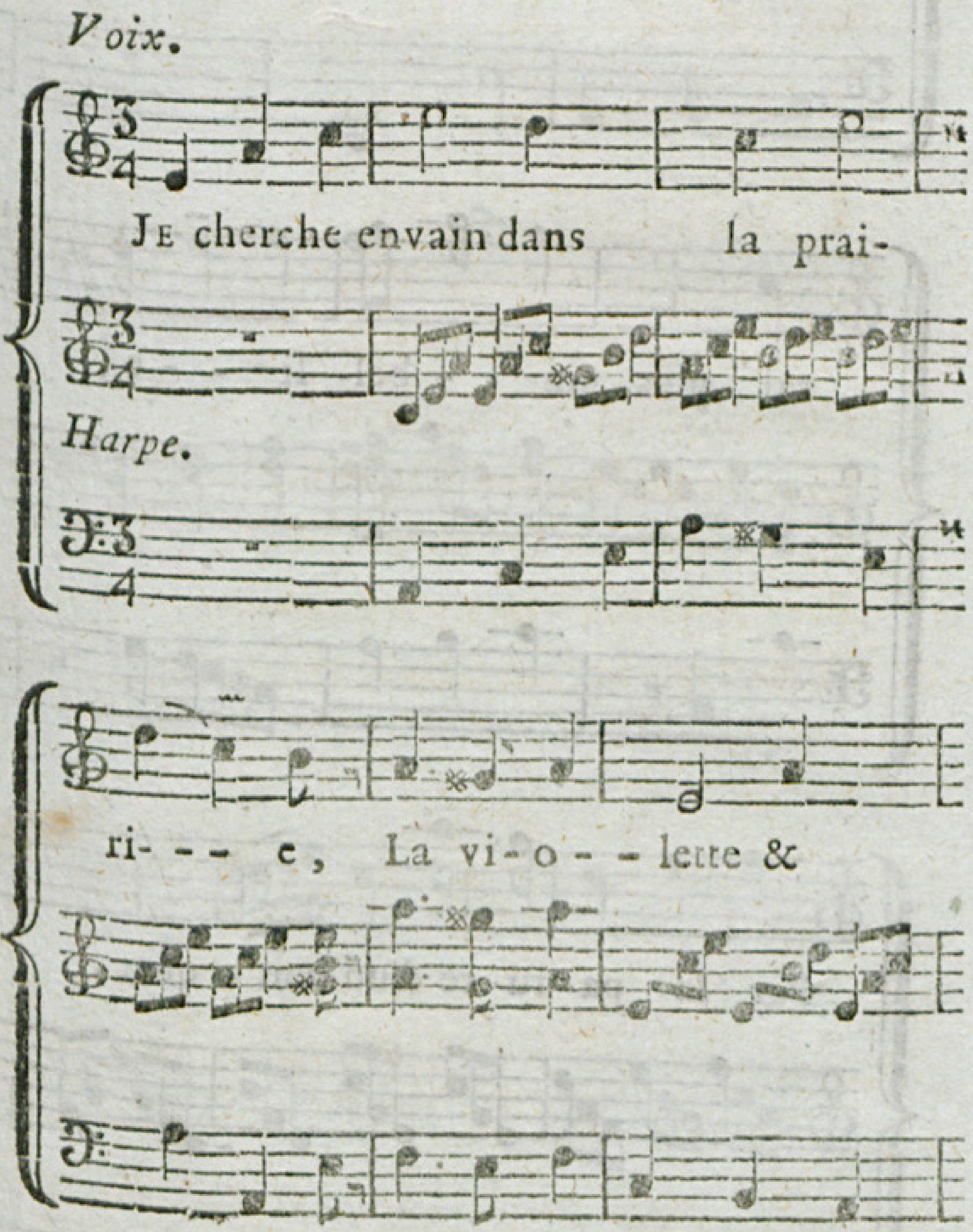
ſans, & enfin l'idée de ce joli Conte, qui nous annonce un cœur ſenſible, & une plume élégante.

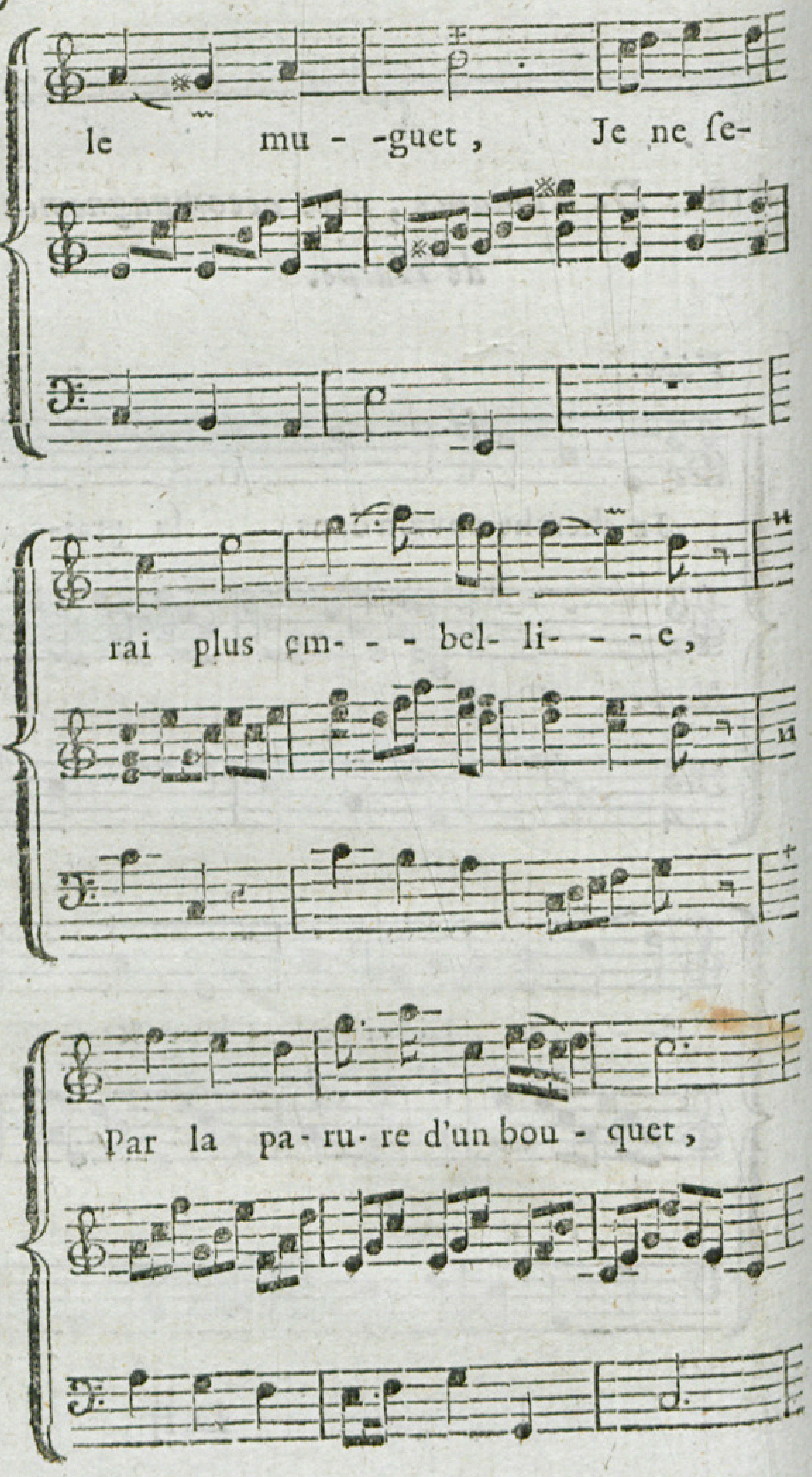
ETRENNES

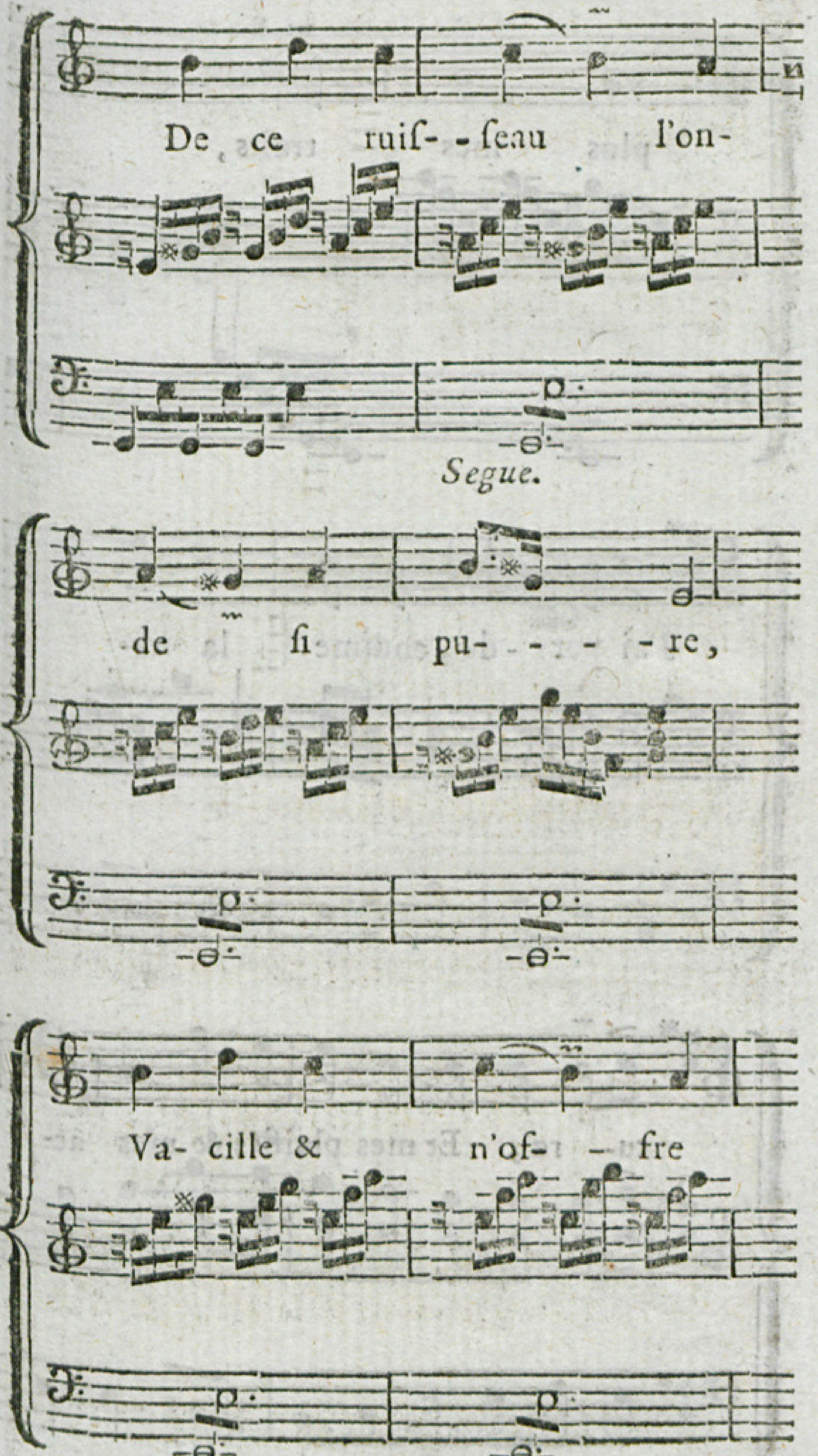
A ma femme.

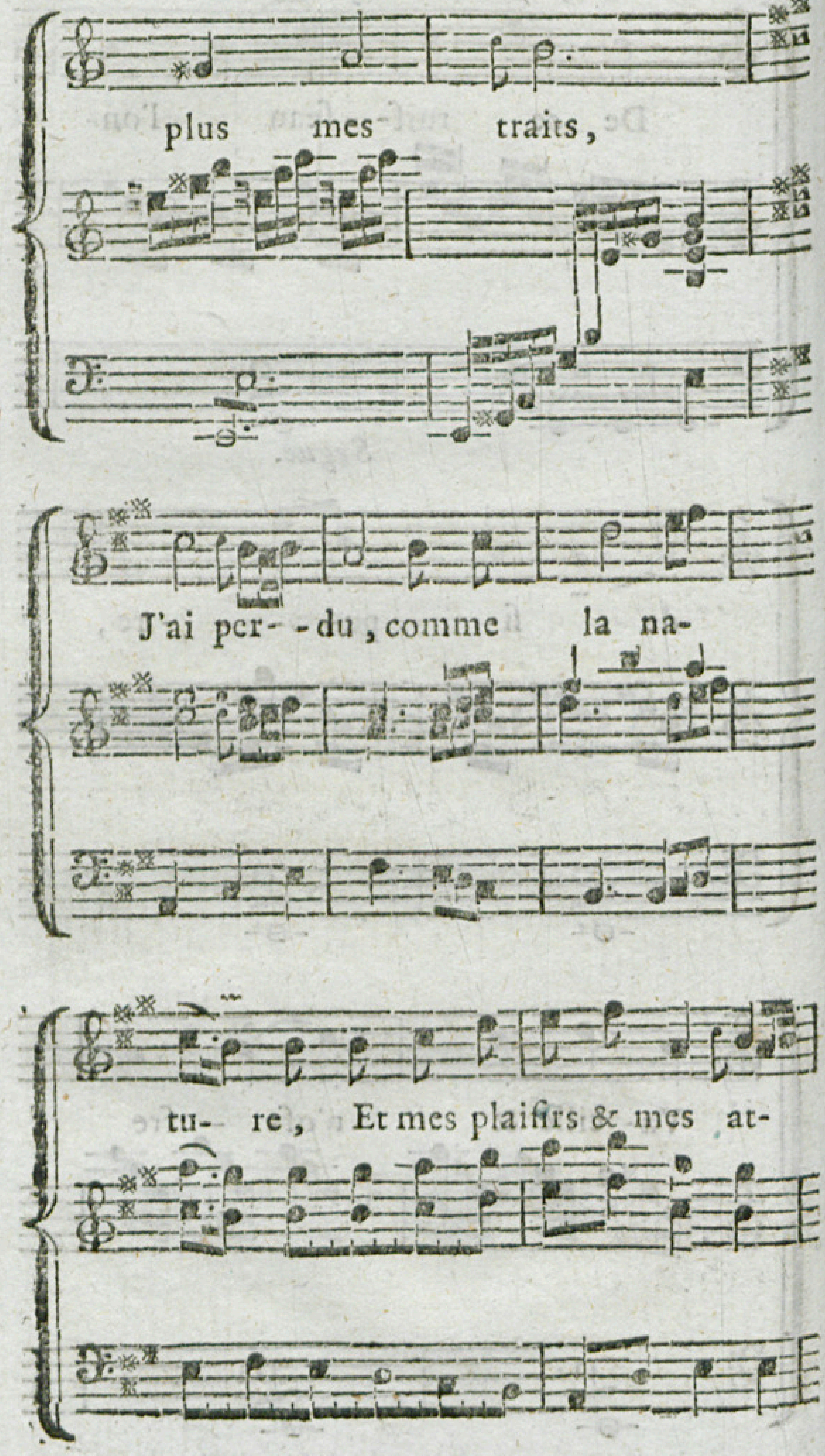
C'Eſt aujourd'hui que l'an commence,
Dois-je en attendre quelque bien ?
L'autre me fit, avec Hortence,
Contracter un ſi doux lien.
Quel an lui ſeroit préférable ?
Et que pourroit le nouveau né
Pour ſe rendre à mes yeux aimable,
Autant que feu ſon frere aîné ?

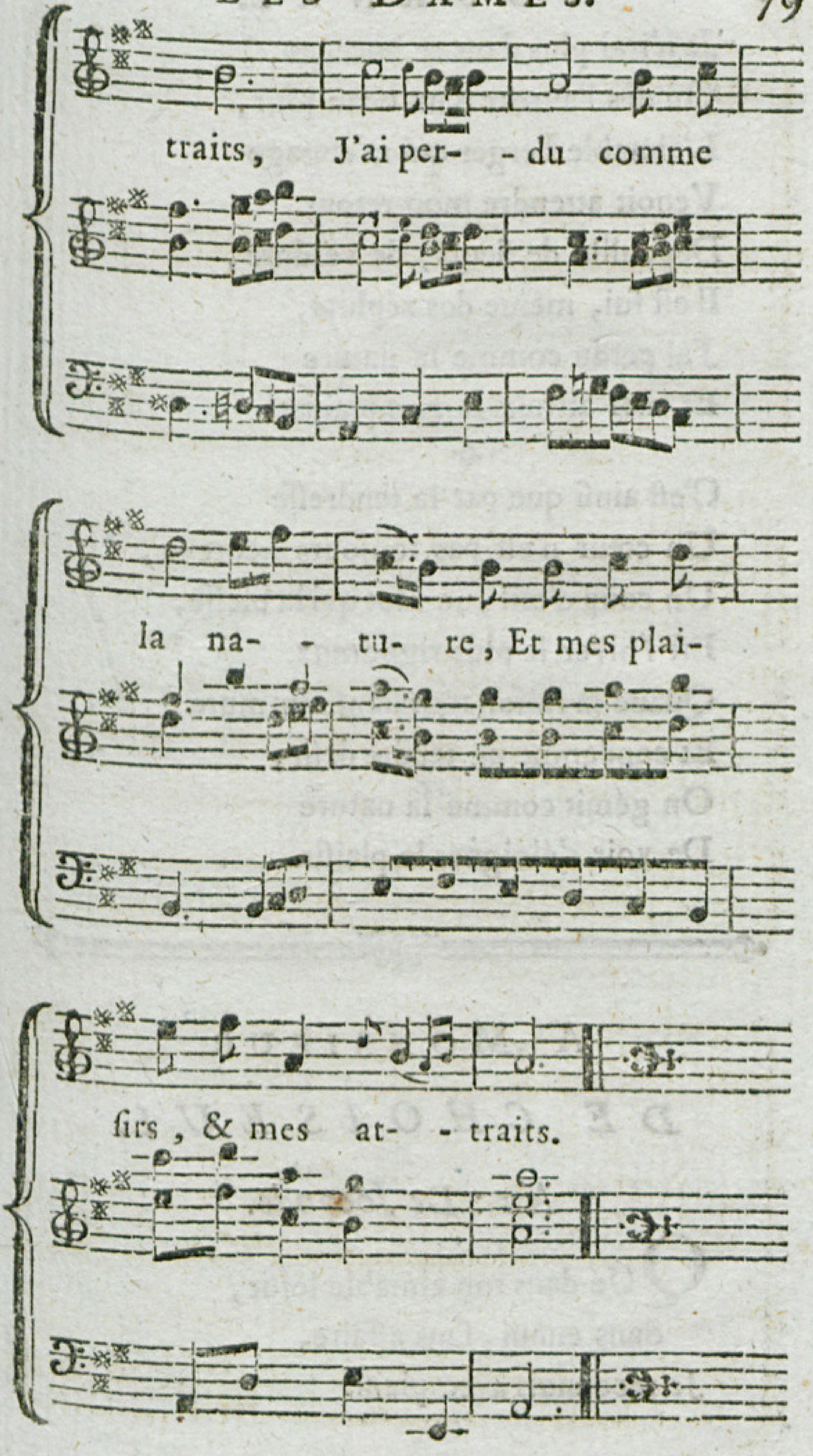
AIR : *De Romance, avec accompagnement de Harpe.*




le mu - -guet, Je ne ſe-
rai plus em- - - bel- li- - - e,
Par la pa- ru- re d'un bou - quet,


De ce ruiſ- -ſeau l'on-
Segue.
de ſi pu- - - - - re,
Va- cille & n'of- -fre


plus mes traits,
J'ai per- -du, comme la na-
tu- re, Et mes plaisirs & mes at-


traits, J'ai per- - du comme
la na- - tu- re, Et mes plai-
ſirs, & mes at- - traits.

Je n'irai plus dans ce boccage,
Où dès l'aurore d'un beau jour,
L'aimable Berger qui m'engage
Venoit attendre mon retour.
Dépouillé de fleurs, de verdure,
Il est fui, même des zéphirs,
J'ai perdu comme la nature
Et mes attraits & mes plaisirs.

✣

C'est ainsi que par la tendresse
Un cœur n'est pas toujours heureux,
Un coup d'œil, un mot qui la blesse,
Est l'hiver le plus rigoureux.
Quand la raison tout haut murmure,
Et condamne un tendre desir,
On gémit comme la nature
De voir s'éloigner le plaisir.

A MONSIEUR *DE CHOISEUL.*

Air : *De Joconde.*

QUe dans ton aimable loisir,
Sans ennui, sans affaire,
Je reconnois avec plaisir

Ton heureux caractere.
Lorſqu'on a ſi long-tems conduit
Et la paix & la guerre,
Il faut un excellent eſprit
Pour ſavoir ne rien faire.

Pour Madame de Choiſeul.

FAite pour la ſociété,
Vous goûtiez la retraite,
Paris vous voit, eſt enchanté,
Chanteloup vous regrette;
C'eſt un avantage bien doux
C'eſt le premier des vôtres
D'être par-tout bien avec vous
Et mieux avec les autres.

Pour Mad. de Grammont.

On ne ſauroit plus la quitter
Alors qu'on l'a connue;
On ne ſauroit la remplacer
Alors qu'on l'a perdue.
Cependant, s'il falloit opter,
J'aimerois mieux peut-être
Etre encore à la regretter
Que ne la pas connoître.

Par M. de la Harpe.

LETTRE

De Madame la Marquise d'Amb... à Madame de Montanclos.

L'AIMABLE Solitaire des Isles d'Yeres que votre Journal m'a fait connoître, Madame, semble me bouder. La réponse qu'elle a faite à mes deux Lettres, est d'un ton *aigre-doux*. Je ne sais ; mais j'ai cru m'appercevoir que ma frivolité ne l'amuse pas. Cependant ceci n'est pas mon dernier mot. J'ai lu très-rapidement cette réponse intéressante, & j'ai jugé, peut-être avec ma légéreté ordinaire. Un jour que je serai en goût de réfléchir sérieusement, j'analyserai à ma maniere le dernier écrit de cette charmante Philosophe : en attendant, Madame, c'est à vous que j'adresse mes réflexions sur l'Opéra d'Azolan. La complaisance avec laquelle vous avez inséré celles que j'avois faites sur Orphée, me donne l'espoir que vous

voudrez bien mettre celles-ci au jour. Si elles ne paroiſſent pas juſtes aux yeux de vos Lecteurs, ils me pardonneront ſans doute en faveur de mon ſexe, de ma gaité, & du peu de prétention que j'ai à ce qu'on appelle bel eſprit. Je commence.

Azolan eſt un très-joli Conte de M. de Voltaire. Si tout le monde ne le connoît pas, je ſoutiens que tout le monde doit le connoître ; parce que les Œuvres de cet homme célebre doivent être le manuel familier de quiconque a du goût, de l'intelligence & du bon ſens. Or, de ce joli Conte, on a fait un Opéra, qui ne l'eſt pas à beaucoup près autant. Un génie bourru s'aviſe de protéger un bel enfant de village, & lui fait ſa fortune, à condition qu'il ſera malheureux; voilà qui ſemble un paradoxe, un mot ſuffit pour le faire entendre. Le Génie défend à Azolan d'aimer; je vous demande, Madame, ſi ce n'eſt pas le condamner au dégoût, à l'ennui, à l'imbé-

cilité, & par conséquent au malheur. C'est dans le premier Acte, Madame, que se développe ce que j'ai l'honneur de vous dire.

Azolan, trop ambitieux pour un Berger, accepte avec empressement les dons brillans du Génie Alcindor. Il devient Prêtre du Temple de la Fortune; & pour obtenir cet emploi importun, il fait le serment indiscret de fuir & de haïr l'amour le reste de sa vie. Le Génie, content de cette victoire, assure Azolan de son amitié; mais le menace de sa haine & de sa vengeance, s'il s'avise jamais de s'appercevoir qu'il a un cœur. Azolan tout joyeux du rôle qu'il joue dans un Temple fameux, desire que les Villageois, parmi lesquels il a été élevé, soient témoins de sa gloire. Le sceptre magique qu'il a reçu du Génie satisfait ses vœux. Tous ceux qu'il appelle, paroissent à sa vue. Du nombre est Agathine, jeune beauté, dont les parens ont élevé Azo-

lan. Sa vue ne porte point encore le trouble dans l'ame du Berger enivré de ſes richeſſes. Les Villageois, ainſi qu'Agathine, le félicitent en chœur ſur ſa grandeur nouvelle; mais ils lui font entendre, qu'ils ne lui portent point envie; qu'un ſentiment plus doux ſuffit à leur bonheur. Azolan ne goûte point cette morale; il parle d'amitié à Agathine, & demande où eſt Hylas ſon ami. Son abſence ne ſemble pourtant l'affecter que par un mouvement d'amour-propre, il voudroit l'avoir pour témoin du ſort dont il jouit; il recommande à Agathine de lui en faire part, & lui dit bien clairement:

Hylas, ainſi que vous, eſt bien cher à mon cœur,
De mes brillans deſtins vantez lui la douceur.

L'abſence d'Hylas donne tout naturellement à l'Amour l'idée d'en jouer le rôle, & de ſe moquer du Génie en ſéduiſant Azolan, dont il ne ſera point re-

connu étant déguisé sous les traits & l'habillement de son ami.

L'Amour paroît donc au second Acte de cet Opéra; il avertit les Spectateurs, comme de coutume, de son nom, & sur-tout de son projet. Le petit frippon veut aussi pénétrer dans le cœur d'Agathine, qui paroît sur la scène, on ne sait trop pourquoi; car elle auroit dû, me semble, ou retourner à son village, ou être priée par Azolan de rester près de lui; mais Agathine est amoureuse, & l'on sait que ce sentiment ramene toujours ceux qu'il agite dans les lieux où ils peuvent voir l'objet aimé. Enfin, la Bergere confie ses chagrins au faux Hylas, qui lui conseille de ne plus aimer un ambitieux & un ingrat. Agathine lui dit:

Pour former une aimable chaîne,
Il ne faut qu'un moment heureux:
Il en coûte bien plus de peine,
Lorsqu'on veut en briser les nœuds.

La Bergere a raison, & l'Amour ap-

plaudit à sa réponse. Il lui promet de savoir quels sont les vrais sentimens d'Azolan, & l'assure en même-tems que l'Amour veille à son bonheur. Agathine, contente ou non, s'en va; arrive notre jeune Crésus, qui fait briller aux yeux d'Hylas, une joie vive, non-seulement de le revoir; mais aussi de pouvoir lui montrer tout ce que le Génie Alcindor a fait pour lui. Hylas n'approuve point cette cupidité d'Azolan, il veut le ramener à la tendresse; Azolan se fâche, défend sa cause comme il peut, (& l'on ne sauroit disconvenir qu'il la défend mal.) Hylas, ou pour mieux dire l'Amour, lui parle d'Agathine; mais cela ne produit qu'une légere sensation sur le cœur d'Azolan. Hylas prend alors le parti de lui faire voir le pouvoir de l'Amour sur tous les cœurs; pour cela, il lui emprunte son sceptre magique, & fait paroître Ariane abandonnée dans l'isle de Naxos par Thésée, & consolée par Bacchus.

Il faut avouer que cet épiſode pantomime eſt d'un effet charmant ; mais qu'il eſt un moyen bien mal imaginé. Comment l'Amour peut-il ſe flatter de vaincre la réſiſtance d'Azolan, en offrant à ſes yeux l'image d'une femme abandonnée par un Amant perfide, livrée à toute l'horreur du déſeſpoir, & peu d'heures après reprenant courage pour aimer un nouveau venu ? Si l'Amour avoit offert au jeune Berger le tableau d'une tendreſſe douce & conſtante, ſans doute il auroit dû le perſuader & l'engager à devenir ſenſible ; mais il lui fait voir au contraire ce qui peut, ou du moins ce qui doit éloigner l'homme ſage de tout engagement, la jalouſie, la douleur, & de ſuite, les mouvemens d'un cœur volage. Je crois que c'eſt avoir abuſé de la coutume reçue d'amener un Ballet preſqu'à chaque ſcène. Cependant, qui le croiroit ? Malgré ce contreſens viſible, Azolan ſe laiſſe entraîner au penchant dont il s'étoit ſi long-tems défendu;

il se trouble d'abord, bientôt regrette son serment, & même se parjure. Agathine paroît & veut s'opposer aux sentimens, qu'en secret elle desire. Elle rappelle à Azolan les menaces d'Alcindor; mais ce nouvel Amant brave tout pour prouver sa tendresse. Agathine, dans cette scène, montre beaucoup de délicatesse. Il est dommage seulement qu'elle s'exprime moins bien qu'elle ne pense, & que l'Auteur d'Azolan Opéra soit si loin de l'Auteur d'Azolan Conte.

Le Génie effectue ses injustes menaces; les Démons paroissent sur le théâtre, réduisent en cendres le palais d'Azolan; & malgré les prieres d'Agathine la sépare de son Amant. Jamais enlevement ne fut plus mal-adroitement fait, & Messieurs les Démons emportent Agathine d'une maniere bien peu théatrale.

Le troisieme Acte offre au Spectateur une solitude affreuse, où la triste Agathine paroît être abandonnée, aussi se plaint-elle de son sort; & ce qu'elle fait

redire aux échos eſt attendriſſant. La muſique fait un très-bon effet dans cette ſcène ; mais on ſe ſouvient alors de l'écho de Zémire & Azor, & je crois pouvoir dire que M. Gretri a l'avantage.

Azolan paroît ſur la ſcène, ce qui fait faire une remarque toute ſimple ſur le caractere inconſéquent du Génie. Comment ſe peut-il qu'après avoir ſéparé les deux Amans, il laiſſe à ſon protégé la liberté de revoir ſa Maîtreſſe ? Il eſt tout puiſſant, il ne veut pas qu'Azolan aime, il falloit donc l'enfermer comme un enfant qu'il eſt ; & ſi l'on vouloit que l'Amour triomphât, il n'y avoit qu'à lui laiſſer le ſoin de ſurmonter ce nouvel obſtacle. On ſait avec quel art le petit Dieu ſait vaincre les difficultés ; mais ici la choſe eſt plus facile. Azolan & Agathine ſe réjoignent au milieu des rochers & des cavernes, & ſe jurent de nouveau un amour éternel ; ils ſe conſolent, & ſe croient heureux au ſein même du malheur. Ce preſtige eſt connu des amans,

je n'en dirai rien. Le Génie arrive qui gronde, tempête, menace bien longtems, les Amans supplient de même; & le Trio, qui se chante à ce sujet, est un peu embrouillé. Alcindor appelle à son secours les Génies mal-faisans; ils répondent derriere le théâtre, qu'une Puissance les arrête. Alors une simphonie harmonieuse & un changement de décoration, annoncent que c'est l'Amour qui vient terminer les peines des deux Amans. Alcindor dit des injures à l'Amour, & les Amans des choses agréables. Cependant après une petite leçon que fait le Dieu de Cythère au Génie, celui-ci revient tout-à-coup de son erreur. *Un nouveau jour l'éclaire*, dit-il à l'Amour, *te combattre est une folie, te fuir une vaine erreur.* Enfin, Madame, la paix se fait; les Génies se mêlent avec les suivans de l'Amour, & l'on danse; car on ne peut autrement finir un Opéra.

Voilà, Madame, le précis de celui d'Azolan, dans lequel j'ai fait entrer

quelques-unes de mes remarques ſur la conduite du Poëme.

Je dirai peu de choſe ſur la Muſique; M. Floquet s'eſt fait connoître ſi avantageuſement par celle de l'union de l'Amour & des Arts, qu'il ſeroit injuſte de ne pas être indulgent pour cette ſeconde production.

L'ouverture d'Azolan eſt brillante, mélodieuſe, variée ; mais un peu longue. Le Chœur des Bergers, dans le premier Acte, eſt très-agréable ; la Muſique en eſt douce & noble, quoique champêtre. L'Ariette d'Agathine, dans cette même ſcène, eſt d'un ton délicat.

Je ne dis rien du Chœur des Démons; ces gens-là ſont ſi déplaiſans par eux-mêmes, qu'en vérité, Madame, ſi je faiſois de la Muſique, je n'en ferois jamais pour eux. Les Airs danſans m'ont fait beaucoup de plaiſir, ceux du dernier Ballet ſur-tout. Ils ſemblent avoir été faits exprès pour la gaité de M. d'Auberval & de Mlle. Pélin.

Je ne dois pas omettre de parler du Ballet d'Ariane & de Bacchus ; la marche triomphale du fils de Jupiter eſt majeſtueuſe, de même que le pas des Amours eſt plein de volupté. Ce Ballet eſt de la compoſition de M. Veſtris, il y déploie ſes graces dans pluſieurs attitudes relatives au ſujet ; mais ſur tout on pourroit le deſſiner, ainſi que Mlle. Guimard, dans le moment qu'il l'emmene ſur ſon char, & qu'il l'ombrage par une couronne d'étoiles. Rien de plus noble, & de plus intéreſſant que ce coup d'œil. Je penſe que nos habiles Artiſtes y trouveront de quoi occuper le crayon & le burin.

On a repris l'Opéra l'Iphigénie de M. le Chevalier Glouk, mardi 10 de ce mois. Vous ſavez, Madame, qu'il a été donné pour la premiere fois ſur notre Théâtre, l'année derniere. Je vous ferai paſſer, ſi vous le deſirez, *mes réflexions* ſur cet Opéra. Voilà que la manie de refléchir me prend, comme à votre aimable Solitaire.

Notre auguſte Reine a honoré de ſa préſence l'Opéra(1)du vendredi, treize. Je ne vous l'apprends point ſans doute; mais j'ai le plaiſir au moins de parler de ma Souveraine, & c'eſt pour moi choſe toujours nouvelle, & toujours plus agréable.

Je ne doute point que quelque femme épriſe de notre bon Roi Henri IV, ne vous parle auſſi de la Piece que M. de Roſoy a donnée ſous ce titre aux Italiens. Pour moi, qui ne ſuis pas moins paſſionnée pour ce Héros, que l'eſt toute la France, j'avoue que je le trouve ſi mal *campé* où M. du R... l'a mis, que j'aime mieux le chercher dans l'Hiſtoire pour le voir dans toute ſa grandeur, & dans la

---

(1) Le Public, toujours empreſſé à témoigner ſon amour pour notre incomparable Souveraine, a profité très-heureuſement des paroles que chante M. le Gros dans cet Opéra. Cet Acteur au lieu de dire: *Célébrez votre auguſte Reine*, &c. s'avança ſur le bord du théâtre, & chanta: *Célébrons notre auguſte Reine.* Auſſi-tôt le Parterre cria: *Bis, bis*, & ſe joignit avec le Chœur qui répéta avec transport: *Célébrons notre auguſte Reine.*

Piéce de M. Collet, pour retrouver toute ſon amabilité.

Soyez indulgente, Madame, ſur mes ſingularités, & mettez vîte en oppoſition une femme plus ſérieuſe, ou ſi vous voulez, plus *collet-monté* que votre très humble Servante. Ce contraſte là aura bien ſon mérite.

CHOIX DE POÊSIES,

Ou Piéces détachées, par MM...

APrès tous ces Recueils de Vers, que les Auteurs ont préſentés ſous les titres les plus ſéduiſans ; tels que celui *d'Almanach des Muſes, du plus jolie des Recueils, du Tréſor du Parnaſſe, &c.* nous n'aurions pas cru que l'on riſquât d'offrir au Public un nouveau choix de Pieces fugitives. C'eſt ſans doute très bien fait de fixer ces productions légeres, qui s'envoleroient & ſe perdroient bientôt dans l'oubli, ſi elles étoient iſolées ; mais auſſi

faudroit-il que le goût le plus févere présidât à ces collections. Qu'on n'y admît point ces Bouquets fades, ces Epigrammes fans fel, fes Odes fans chaleur, ces Epitres fans agrémens, que le Lecteur y rencontre fi fréquemment. Et en effet, que nous importe une Lettre à un Ami, qui n'eft pas le nôtre, fi elle n'eft pas femée d'idées fines, qui réveillent notre indifférence ?

Les Poëtes font dans une heureufe illufion ; ils regardent leur porte feuille comme un tréfor, mais ils font fi éloignés de l'avarice, qu'ils font part de leurs richeffes, même à ceux qui en font le moins avides.

MM... animés du même efprit de générofité viennent de publier le nouveau Recueil que nous annonçons. Nous prenons au hazard une des Pieces qui y font raffemblées ; fon mérite donnera une idée de celui des autres.

VERS A JEANNETTE,
A l'Orient.

AH! Jeannette, ſoyez volage,
Uſez des droits de la beauté;
Mais aurez-vous la cruauté
D'oublier un petit Sauvage,
De ſon Iſle autrefois jetté
Sur votre floriſſant rivage;
Qui croyant voir l'Europe en vous,
Rougit de répandre des larmes,
Et s'élançant à vos genoux,
Dit : mon pays n'a pas ces charmes?
Rendez-moi ces jours éclipſés,
Où loin du crime & de la feinte,
Par la main du plaiſir bercés,
Nous n'avions que la douce crainte
De ne pas nous chérir aſſez!
Dans le corſet d'une Bergere,
Plus belle que Flore & Cypris,
Vous poſſédiez le don de plaire;
Et moi, malgré l'air du pays,
J'avois celui d'être ſincere.
Né libre & trop indépendant,
Pour gêner un amour extrême,
Emporté par le ſentiment,

Je vous disois des : *je vous aime*,
Comme on n'en dit plus maintenant.

Quel est le fruit de ma constance ?
Jeannette, vous ne m'aimez pas :
Avec les grâces sur ses pas,
L'âge amene l'indifférence.

Oui, je vais descendre au tombeau
Paré des fleurs de la Jeunesse :
Je vois s'éteindre le flambeau
Qui nourrissoit notre tendresse.

L'amour ne peut-il l'allumer
Qu'aux doux rayons de notre aurore ?
Eh bien, soyons enfans encore,
S'il faut l'être pour nous aimer.

LETTRE SUR HENRI IV,

Par Madame de . . . à Madame de Montanclos.

Vous m'avez permis, Madame, de vous adresser ma prose & mes vers, mes folies & mes réflexions, mes éloges & mes critiques, j'en abuse ; mais vous me le pardonnez, & je recommence au moment même où je vous ai protesté que cela ne m'arriveroit plus. J'aime à voir

& à parler de ce que j'ai vu, je me donne même les airs d'en juger, & j'ai quelquefois l'amour-propre de m'en tenir à mon ſentiment, ſi mes deux guides, qui ne ſont cependant autre choſe que mon ame & mes oreilles, ne ſe trouvent pas d'accord avec le bien ou le mal que j'entends dire d'un ouvrage : Ecoutez donc de grace mes obſervations ſur la Piece du jour.

Les bonnes intentions méritent d'être récompenſées. M. de Roſoy a eu celle de nous peindre la grandeur & la clémence de Henri IV. Le public lui en a ſçu gré, je préſume qu'il en ſera reconnoiſſant : Jamais titre n'a mieux ſervi ſon auteur, & c'eſt vous dire tout ce que M. de Roſoy doit au nom de ſon Héros.

Vous vous ſouvenez, comme moi, Madame, que ce Prince ſe voyant un jour ſurpris par la nuit, prit le parti d'entrer dans la maiſon d'une femme qui ne le connoiſſoit point, & lui demanda retraite, pour lui, & pour deux ou trois

de ses Officiers, qui l'accompagnoient; qu'il avoit grand appétit, & que la maîtresse de la maison n'ayant rien à lui offrir, fut s'adresser à un certain Mr. Roger son voisin, qui avoit vu passer Henri, & l'avoit reconnu; que cet honnête Bourgeois saisit cette occasion pour s'approcher de S. M. & ne céda une Dinde qu'il avoit, qu'à condition qu'il seroit du souper; que Henri eût la bonté de le permettre; qu'il s'amusa beaucoup de la franchise & de la gaité de ce M. Roger, qui, à la fin du repas, se jetta à ses pieds, lui demanda pardon de la liberté qu'il avoit prise, & finit par obtenir la noblesse, avec promesse que lui, & ses descendans porteroient sa Dinde pour armes.

Voilà, Madame, le fond sur lequel j'ai deviné que M. de Rosoy a construit son Drame, dont il me paroît assez difficile de vous faire l'analyse.

Roger fort gai dans l'Histoire, & fort triste dans cet Ouvrage; habite un an-

cien château avec la Marquiſe de Lénoncourt, dont le mari eſt attaché à Mayenne : Cette Marquiſe a un fils fort amoureux de la fille de Roger, il en eſt aimé ; & le Marquis de Lénoncourt, qui s'étoit oppoſé à cette alliance, y donne enfin ſon aveu ; mais à condition que ſon fils viendra joindre l'armée de Mayenne : Le fils en eſt enchanté ; mais Eugénie lui en fait les reproches les plus amers, & finit par lui proteſter qu'elle aimeroit mieux *épouſer le dernier Soldat de Henri, que Mayenne lui-même.* Le Chevalier lui en fait très-mauvais gré, l'accable d'invectives, & la quitte, pour obéir à ſon pere : Mad. de Lénoncourt & Roger en ſont déſeſpérés : Sur ces entrefaites, Henri, accompagné de Daumont & de Biron, paroît ſous le nom d'un Officier de l'Armée royale ; apprend à Roger que ſa Maiſon domine ſur les différens quartiers des deux Armées, & qu'il eût été impardonnable de laiſſer à l'ennemi le tems de s'en emparer ; trouve Eugénie fort jolie,

demande à dîner, & fort, en s'assurant à lui-même, que *si Mayenne ne s'y prend pas d'une autre façon, il le battra toujours en pleine campagne.*

Depuis quand M. de Lénoncourt a-t-il quitté le parti du Roi? comment a-t-il laissé sa femme, & un fils en état de servir, dans les mains de Roger? pourquoi ce même M. de Lénoncourt, qui dédaignoit son alliance, & qui n'avoit abandonné les intérêts de Henri que pour réparer sa fortune, consent-il à tout, au moment même où il vient d'obtenir un nouveau grade dans l'armée de Mayenne? pourquoi ce Roger trouve-t-il bon que sa fille épouse le fils d'un homme qui la méprise, & qui de plus, s'est déclaré l'ennemi de son Maître? comment Eugénie, qui par attachement pour son Prince, & par amour pour son Chevalier, doit s'intéresser aux événemens de la guerre, ignore-t-elle que le camp est près du château qu'elle habite, & que l'on parle d'une bataille? pourquoi, si

la maiſon de Roger eſt un poſte important, Henri ne ſonge-t-il à s'en emparer qu'au moment où il a beſoin de dîner ? pourquoi quitte-t-il ſon camp à l'inſtant d'une bataille ? Mayenne lui avoit-il écrit qu'il attendroit l'heure de ſa commodité pour la commencer ? pourquoi enfin, Henri, qui veut garder l'anonyme, annonce-t-il d'Aumont, comme ſon frere d'armes, Biron, comme ſon pere ? ne doit-il point préſumer que Roger n'ignore pas qu'il les appelle ainſi, & qu'en les déſignant, c'eſt ſe nommer lui-même. Voilà, Madame, une foule de queſtions ; M. de Roſoy doit en avoir la clef, & je ne le priverai pas du plaiſir d'y répondre.

Le ſecond Acte commence par une ſcène de Henri, qui oblige Mad. de Lénoncourt de lui décliner ſon nom : Elle obéit, lui fait part de ſes malheurs, & Eugénie de ſon amour : Cependant la faim le preſſe ; mais la Marquiſe craint que Roger ne veuille dîner avec lui : Henri la raſſure, & prie lui-même ſon

hôte. Le Roi reste seul, ouvre une lettre, & en écrit deux. Paroissent ensuite d'Aumont & Biron, qui, après lui avoir fait quelques récits, lui jurent, en musique, de mourir à son Service. On se met à table ; Eloges du Roi, Couplets en son honneur, arrivée du Chevalier, qui s'est enfin décidé pour Henri, dont il reçoit une cocarde, en retour de laquelle Mad. de Lénoncourt lui donne un panache blanc : L'heure approche, il faut aller au camp ; Henri rassemble ses Soldats & les harangue ; se ressouvient qu'il a dit une dureté au Colonel Schomberg, lui en demande pardon, & part.

Dans cet Acte, Madame, vous retrouverez, avec plaisir, ce que vous avez lu dans l'Histoire de ce Prince ; les traits de bienfaisance & d'humanité sont toujours nouveaux pour un cœur sensible : Le présent de la cocarde au Chevalier, celui du panache au Roi, ce qu'il dit à ses Soldats, la réparation publique qu'il fait à Schomberg ; tous ces détails appartien-

nent à l'Hiſtoire, & vous intéreſſeront. Mais trouverez-vous bon que d'Aumont & Biron ſe renvoient la balle pour louer Henri devant Henri même; que loin de les engager au ſilence, il ajoute: *Où j'aime le Roi, c'eſt quand* &c. la véritable grandeur ſuppoſe la plus grande modeſtie, & perſonne aſſurément n'en devoit avoir plus que Henri: Trouverez-vous bon que Mad. de Lénoncourt, qui habite un château que Roger n'a acheté que pour le ſouſtraire aux créanciers de ſon mari, faſſe obſerver à Henri, qu'elle ne prend que pour un Officier de l'armée; qu'il n'eſt pas décent que ce même Roger ſon ami & ſon bienfaiteur, ait l'honneur de dîner avec lui? trouverez-vous bon que le Chevalier de Lénoncourt, qui, dans l'inſtant aimoit ſon pere, au point de lui ſacrifier ſa fortune & ſon amour, l'oublie du moment qu'il a la cocarde au chapeau? trouverez-vous bon enfin que Henri, qui avoit regardé la maiſon de Roger comme un poſte très-impor-

tant, la quitte, ſans y laiſſer une garniſon, ſi ce n'eſt pour lui, du moins pour la ſûreté de ces bonnes gens, qui l'ont très-bien reçu. M. de Roſoy parle ſouvent de dettes à acquitter; il me ſemble qu'il en a contracté beaucoup, auſquelles il lui ſera difficile de ſatisfaire.

Le troiſieme Acte eſt rempli par quatre ſcènes, dont la premiere a pour objet les inquiétudes d'Eugénie, & de la Marquiſe, ſur le ſort de la bataille : Arrive Roger, qui annonce que Henri a remporté la victoire; & cette nouvelle eſt confirmée par le Marquis de Lénoncourt, déſarmé ; mais conſolé d'une défaite, qui le rend à ſon vrai maître : Henri paroît; Roger le nomme, & tout le monde tombe à ſes pieds. L'épée du Marquis de Lénoncourt ſe trouve dans les mains de ſon fils; Henri la rend au Marquis, & lui donne une Compagnie d'armes, unit les deux Amans, accorde à Roger la nobleſſe qu'il lui demande; le charge de nourrir les Pariſiens, dans le moment

même où il les assiégera, & part pour aller souper avec Sully.

Cet Acte, purement historique, n'a point fatigué le génie de M. de Rosoy, qui n'a eu d'autre peine que d'arranger quelques phrases, au milieu desquelles il a enchassé les traits qu'il a recueillis dans la Vie de Henri IV. Cependant il y en a deux de lui qui m'ont fait plaisir. Le premier, quand le Roi ordonne au Chevalier de suivre la nature, dont sa présence ne doit point arrêter les mouvemens : le second, quand il se défend de conclure le mariage des deux Amans : *Voler à un pere le plaisir de prononcer sur le bonheur de ses enfans, c'est comme ôter à un Roi sa couronne.* Mais je n'aime point que Henri dise à M. Roger, que son enjoûment & sa franchise lui ont plû également : Henri se connoissoit en gaité, & il n'a pas dû en trouver à Roger. Je n'aime point qu'il recommande à ce Roger de faire passer des vivres dans Paris, dont il va former le siége : c'est lui recomman-

der, en propres termes, de detruire d'un côté, ce qu'il fera de l'autre. M. de Rosoy me répondra qu'il n'est pas Guerrier, mais il veut être Auteur, & il auroit dû sentir, que cette précaution de la part de Henri, ne pouvoit que le rendre inconséquent: Je n'aime pas non plus que Durfort, qui doit savoir le Français, dise au Roi que *le brave Crillon vient d'arriver lui-même*: Cette phrase me fait souvenir d'un certain Maître de Danse de Province, qui, sur une affiche de Comédie, avoit fait mette: *Hardouin dansera lui-même.*

M. Martini, connu par l'Amoureux de quinze ans, dont la musique lui a fait beaucoup d'honneur, a composé celle de Henri IV. On a retrouvé & applaudi ses talens dans l'ouverture, & dans l'entre-acte du premier au second Acte, où il a inséré l'Air: *Charmante Gabrielle.* Les Accompagnemens, & sur-tout les Cors, y produisent un effet charmant; le reste du morceau n'est pas moins agréable. L'A-

riette d'Eugénie dans le ſecond Acte m'a paru fort jolie, & j'ai trouvé beaucoup de caractere dans celle, où Roger annonce la victoire de Henri. Il me ſemble ſeulement que le ton en eſt trop haut, & les accompagnemens trop foibles. Si ſes autres morceaux n'ont pas fait le même plaiſir, n'eſt-ce point la faute de l'Auteur des paroles? Un Ecrivain, qui compoſe des Piéces à Ariettes, doit ſavoir les placer à propos, & ſur-tout être lyrique. C'eſt un talent, & je ne l'ai point apperçu chez M. de Roſoy. Nous autres femmes, nous avons le droit de tout dire, & je ſuis perſuadée qu'il ne ſe fâchera point de mes obſervations. Si j'étois Auteur, je ſerois enchantée que l'on relevât mes fautes: On m'a aſſuré que de ſon tems, Boileau n'en laiſſoit paſſer aucunes; quel bien il a fait au ſiécle de Louis XIV?

Vous êtes bien heureuſe, que je vous aie dit tout ce que je penſois de la Par-

tie de Chasse de M. Collé ; car je ne finirois pas. Le succès que cette Piéce a eu à la lecture, & aux représentations que l'on en a données par-tout, a été justifié par la sensation qu'elle a produite sur le Théâtre Français : Cette Comédie a fait le plus grand plaisir à la Cour, où la bonté de Henri est devenue héréditaire : Les Spectateurs y ont applaudi dans le Pere des Bourbons, des vertus, dont ses petits-Fils nous donnent aujourd'hui l'exemple.

J'ai l'honneur d'être,

MADAME,

Votre très-humble &c.

Legs d'un Pere a ses Filles,

Par feu M. Gregory, Docteur en Médecine d'Edimbourg. Traduit de l'Anglois ſur la quatrieme édition.

A *Londres; & ſe trouve à Paris, chez Piſſot, Libraire, Quai des Auguſtins, au coin de la rue Giſt-le-cœur.* 1774. Broch. in-12. de 152 pages. 1 liv. 4 ſols.

Seconde Extrait.

En annonçant cet Ouvrage intéreſſant dans notre précédent Journal, nous avons fait l'analyſe des deux premieres Parties, dont l'une traite de la Religion, & l'autre des mœurs & de la conduite: Il nous reſte à rendre compte *des Amuſemens* qui ſont l'objet de la troiſieme Partie; & de faire connoître ſommairement les préceptes que l'Auteur donne à ſes filles dans la quatrieme & derniere Partie ſur *l'amitié*, *l'amour* & *le mariage*.

Chaque âge de la vie a des plaisirs qui lui sont naturels & propres, & une Demoiselle peut se laisser aller à ses goûts dans la préférence qu'elle donnera aux uns sur les autres, pourvu toutefois qu'elle se tienne dans les bornes que prescrit la décence convenable à son sexe.

M. Gregory range les amusemens sous cinq classes différentes. Il y en a qui contribuent à la conservation de la santé, telles sont les diverses sortes d'exercices du corps : d'autres ont un objet d'utilité, comme sont les différens ouvrages des femmes, & le soin des affaires domestiques. Quelques-uns ont l'agrément pour objet ; de ce nombre sont la parure, la danse, la musique, le dessein. Il y en a d'autres qui ne sont dirigés ni à l'utile, ni à l'agréable, tels que les différentes sortes de jeux. Enfin, la lecture qui cultive la raison, qui étend les connoissances, & qui perfectionne le goût, doit être mise au-dessus des simples amusemens.

Ce que l'Auteur prescrit sur les exercices du corps n'est pas praticable dans tous les tems & dans tous les lieux : Il recommande sur-tout les exercices du corps qui obligent d'être beaucoup à l'air, comme la promenade & le cheval. «Ils fortifieront votre constitution, (c'est à ses filles qu'il adresse la parole,) & donneront de la vie à votre tein. Si vous vous accoutumez à sortir toujours en chaise & en carosse, vous vous énerverez tellement, que vous serez bientôt dans l'impuissance de vous transporter d'une autre maniere. Ces commodités introduites par le luxe sont comme beaucoup d'autres, agréables quand on s'y livre avec modération ; mais insipides & funestes, si l'on en fait des habitudes ».

L'objet qu'on doit se proposer, en enseignant aux femmes les différens travaux auxquels elles peuvent s'amuser, n'est point la valeur de ces petits ouvrages ; elles apprennent par-là à juger mieux de la perfection, & elles peuvent les

faire exécuter par d'autres, avec plus d'intelligence. Ces occupations servent aussi à remplir, d'une maniere agréable, quelques-unes de ces heures de solitude, qu'on est nécessairement obligé de passer à la maison. Les plaisirs solitaires & indépendans sont plus qu'on ne le croit, un grand moyen de bonheur.

L'économie domestique est donnée comme la véritable & la principale occupation des femmes: elles y trouvent beaucoup d'occasions d'exercer leur bon sens & leur bon goût. A cet égard, la grandeur de la fortune ne peut excuser la négligence. Le seul avantage que la richesse puisse donner, est suivant l'Auteur, celui de se ruiner un peu plus tard.

L'habillement est une affaire importante de la vie des femmes. L'amour de la parure leur étant naturel, il faut l'admettre pour raisonnable. Le bon sens, dit M. Gregory, doit régler les dépenses en ce genre, & le bon goût enseigner les moyens de cacher les défauts, & de met-

tre les beautés, s'il y en a, dans le jour le plus favorable. Pour se servir avantageusement de ce moyen, il faut beaucoup de délicatesse & de raison. Une belle femme montre ses charmes à son plus grand avantage, alors qu'elle semble les cacher avec le plus de soin. La parure qui a le plus d'élégance & de grace, est toujours celle qui est la plus naturelle & la moins étudiée.

M. Gregory aimoit, sans doute, la parure, & traite ce sujet d'une maniere très-sensée. Voyez les paroles qu'il adresse à ses filles. « Ne bornez pas le soin de vous bien mettre, aux heures où vous paroissez en public; accoutumez-vous à une propreté continuelle, de sorte que dans votre deshabillé le plus négligé, dans les momens où vous êtes le plus retirées, vous ne puissiez jamais être honteuses de vous montrer. Vous ne pouvez pas concevoir jusqu'à quel point nous jugeons du caractere d'une femme par son habillement. Nous y voyons sa va-

nité, ſa légereté, ſa négligence, ſa ſottiſe, ſa folie; une élégante ſimplicité eſt pour nous une preuve de délicateſſe & de bon goût ».

Il faudroit copier l'Auteur pour faire connoître ce qu'il dit d'agréable & d'utile ſur l'exercice de la danſe, ſur le jeu, ſur la fréquentation des ſpectacles, & les précautions que demande cet amuſement qui eſt très-vif pour les perſonnes qui ont de la ſenſibilité ou de la gaité.

La fin au Journal prochain.

Anecdotes & bons Mots.

ON lit dans l'Hiſtoire de Bohême par Silvius, qu'Agnès, fille de Procope de de Sezimir, ſoutint pendant la guerre des Huſſites, le ſiége de Kamenitz, contre Procope Raz, qui commandoit les troupes de Ziſca, chef de ces hérétiques; ce Général, qui étoit naturellement cruel, ayant ſommé Agnès de ſe rendre, &

l'ayant menacée des plus affreux traitemens, si elle persistoit à combattre. La Guerriere lui répondit : *Je ne suis qu'une jeune fille, mais j'ai assez de cœur pour ne pas m'allarmer de la férocité de votre langage, & pour ne pas céder ma place sans la bien défendre.*

Effectivement, Agnès fit durer le siége quinze jours, malgré la valeur des assiégeans, & ne se rendit qu'après une capitulation honorable & avantageuse pour les assiéges.

La France a également produit plusieurs Héroïnes de ce genre; & l'on peut citer entr'autres, Genevieve de Prémoy, fille de condition, qui sous le commencement du Regne de Louis XIV, parvint par ses services au grade de Brigadier des Armées du Roi, & fut même décorée du Cordon rouge.

Lorsque son sexe fut reconnu, on lui laissa ce Cordon honorable; mais sous la

condition, qu'elle ſeroit toujours vêtue en Amazone.

M. de Voltaire ſe promenant un jour dans ſon parc, vit une jeune fille qui conduiſoit un troupeau de mouton.s Il dit en ſouriant, d'une maniere affectueuſe : *Pauvres petits animaux, les hommes vous égorgent, & les femmes vous gardent.* M. de Voltaire d'un ſeul mot peint deux caracteres, & les femmes ont l'avantage.

Trait de bienfaiſance.

Madame de St. J... épouſe du Juge de C... reçut, en l'abſence de ſon mari, une pauvre Payſanne dont le procès devoit être jugé le lendemain ; & de ce procès dépendoit ſa modique fortune. Le pere de la payſanne s'étoit approprié quelques terreins qui ne lui appartenoient pas ; & cette infortunée, qui ignoroit cette faute puniſſable, jouiſſoit comme héritiere,

de ce bien mal acquis. Sa famille étoit nombreuse ; & la perte de ces terreins les réduisoit tous à la mendicité. Ses larmes toucherent Mad. de St. J... elle fut d'autant plus sensible à la douleur de cette pauvre femme, qu'elle vit de la délicatesse & de la probité dans sa façon de penser. Elle gémissoit plus encore de la coupable cupidité de son pere, que de la perte qu'elle alloit faire. « Consolez-» vous, lui dit Mad. de St. J..., quand » votre procès sera jugé, venez me » trouver ; mais que ce soit en particu-» lier ; j'aurai alors quelque chose à vous » dire, qui ne doit être sçu que de vous » & de moi ». Après avoir congédié la paysanne, Mad. de St. J... fut chez M. de P... qui étoit son parein, & qui lui avoit donné en se mariant, un contrat de 200 liv. de rente, pour être employé uniquement à ses menus plaisirs. « De gra-» ce, mon cher parein, lui dit-elle, don-» nez-moi le fond de ce contrat que je

» vous rends ; je veux m'acheter un bijou, dont je ſuis entêtée, & que je ne puis demander à mon mari, que je ne veux pas même obtenir de vos bontés pour moi. Vous m'aviez donné ce contrat, rachetez-le moi, cela me ſuffit ». M. de P... queſtionna envain ſa filleule ſur le bijou en queſtion ; elle éluda toujours de le ſatisfaire avec le ton de la gaité. M. de P... étoit avare ; & profitant du deſir de Mad. de St. J... il ne voulut racheter le contrat que pour mille écus. Mad. de St. J... accepta avec empreſſement, & ſe priva comme on voit de 200 liv. de rentes, ou de cent piſtoles d'argent qui devoient lui revenir ſur ſon contrat ; mais ſatisfaite d'avoir une ſomme dont elle vouloit faire un digne uſage, elle revient chez elle, & attend, avec impatience, la déciſion de l'affaire de la payſanne. Cette derniere perdit ſon procès, & revint le lendemain tout en pleurs demander à Mad. de St. J... ce qu'elle lui vouloit

vouloit. Entrées toutes deux dans le cabinet, la bienfaisante épouse du Juge le plus intégre remit à la Paysanne désolée les mille écus qu'elle avoit eu de son » parein. Prenez cette somme, ma chere » amie, lui dit-elle ; employez-la à racheter le bien que vous venez de perdre, si on veut vous le vendre ; ou un » autre de même valeur. Vous n'aurez » rien perdu, & vous me faites gagner à » moi un jour de bonheur. Allez, allez, » ne me refusez pas, ce que je vous donne » m'enrichit pour l'autre monde, & ne » peut appauvrir dans celui ci une femme prudente, qui n'attache aucun prix » aux bagatelles dont elle se pare ».

Ce trait de bienfaisance nous a été communiqué par le Bailli de C... à qui la Paysanne n'a pu le taire dans l'effusion de sa joie & de sa reconnoissance. S'il parvient au parein de Mad. de St. J... Il seroit intéressant de savoir quels seront ses procédés envers sa respectable filleule.

A LA REINE.

BOUQUET.

VEnez Grâces, Jeux & Plaiſirs,
Former aujourd'hui des guirlandes ;
Que l'eſſain des plus doux Zéphirs
Parfume l'air de vos offrandes.
  Banniſſez loin de ces climats
Les aquilons & la froidure,
Et qu'ANTOINETTE ſous ſes pas
Faſſe renaître la verdure.
  Les Deſtins ont fixé ce jour,
Pour une Fête ſolemnelle,
Et déja la Troupe immortelle
En fait hommage au tendre amour.
  Déja ſur la belle ANTOINETTE
Brille l'étoile du matin ;
Le vieil hyver fait ſa toilette,
Et ſe donne un regard ſerein.
  Rival heureux de la Nature,
*L'art en ce jour eſt créateur,

* On fait éclore des roſes dans le mois de Janvier ſous des ſerres chaudes. Il eſt agréable de croire que l'on s'eſt créé cette reſſource pour offrir en tout-tems des couronnes de fleurs à notre belle Reine.

A la Rose il rend sa parure,
Son odorat & sa fraîcheur.
Enchaîné loin de notre spère,
Le Printems malgré ses desirs,
A la Beauté qui nous est chere
Ne sauroit offrir ses plaisirs.
Mais en secret il dédommage
Cette Fille des demi-Dieux,
Sur ses traits fixant le bel âge,
Elle est le Printems à nos yeux.
L'aimable Nymphe qui préside
A la toilette des Amours,
A quitté le séjour de Gnide
Pour être sa Dame d'atours.
Enfin, d'une Fête si belle,
L'unique Objet (Objet charmant,)
Voit l'Univers occupé d'Elle
Par l'attrait seul du sentiment.

Par l'Auteur du Journal.

VERS

Sur Mad. de Beauharnais.

VEnus lisoit à sa toilette
De Beauharnois les Vers charmans;
Seul dans un coin, l'Amour entre ses dents,
Frédonnoit une Chansonnette;
Et ne voulant pas écouter,

Empêchoit les autres d'entendre.
« Votre peu de respect a de quoi m'irriter,
» Mon fils, dit Vénus d'un air tendre,
» Qu'une mere a, même en grondant.
» Ce que je lis devroit pourtant vous plaire;
» Vit-on jamais un tour plus séduisant,
» Un coloris plus frais & plus brillant » ?
« Moi, je ne dis pas le contraire :
» Qu'avez-vous donc, d'où vous vient cette hu-
» meur » ?
« Je n'ai rien, sinon que j'enrage.
» En vérité, la gloire d'un Ouvrage
» Devroit bien être pour l'Auteur.
» On nomme Beauharnois la Sapho de la France;
» Apollon la couronne, & le Talent l'encense.
» Je vois de toute part, qu'on vient de bonne-foi
» La louer sur ses Vers qu'on ne cesse de lire.
» Il faut la décéler, c'est la Nature & moi
» Qui les avons dictés; elle n'a fait qu'écrire.

COUPLETS

Sur le Couronnement de S. M.

Sur l'Air : Du Vaudeville du Bal de Strasbourg.

Notre bonheur nous fait connoître , &c.

CHantons , Français , le nouveau Maître
Que le Ciel vient de nous donner ;
Voici le tems de couronner
Les vertus qu'il a fait paroître.
Vive , vive , vive à jamais
Le Pere & le Roi des Français.

A peine est-il Roi qu'il ordonne
Que , par le plus grand des bienfaits,
On remette à ses chers Sujets
Un des beaux droits de sa Couronne. (1).
Vive , vive , &c.

Après ce noble sacrifice,

(1) Le Droit de Joyeux Avénement, évalué à plus de cent millions.

On l'a vu, Roi, Légiflateur,
Rendre leur antique fplendeur
Aux Miniftres de la Juftice.
Vive, &c.

Sa tendre bonté nous rappelle
Ce premier Bourbon fi chéri,
Cet Immortel, ce grand HENRI,
Des Rois le plus parfait modèle.
Vive, &c.

Les Mufes, fous un Roi fi jufte,
Vont reparoître avec honneur;
En leur accordant fa faveur,
Il remplira le nom d'AUGUSTE. (2).
Vive, &c.

Quoiqu'à la fleur de fa jeuneffe,
Habile dans l'art de regner;
Afin de nous bien gouverner,
Pour guide, il a pris la fageffe. (3).
Vive, &c.

---

(2) Allufion au fecond nom de S. M. LOUIS-AUGUSTE.

(3) M. le Comte de *Maurepas*.

Il aime ſes auguſtes Freres,
Qui, pour le payer de retour,
Chantent comme nous chaque jour
Dans les tranſports les plus ſinceres:
Vive, &c.

Aux vertus notre jeune Reine
Réunit les attraits vainqueurs;
Joignons & nos voix & nos cœurs,
Et chantons à perte d'haleine:
Vive, vive, vive à jamais
La Reine & le Roi des Français.

Par M. l'Abbé de Ponçol.

Avis ſur les Modes nouvelles.

LA variété des Modes n'offre ſans doute, au premier coup-d'œil, que la frivolité ſous pluſieurs formes. Cependant, le Philoſophe qui critique une coëffure nouvelle ſe laiſſe bien ſouvent ſéduire à l'éclat qu'elle ajoute à la beauté; il blâme le bonnet ſingulier dont ſes regards ſont frappés, & dans le même

inſtant il rend les armes à celle qui le porte. Cette vérité a été démontrée plus d'une fois. Il en eſt une encore dont ce même Philoſophe ſera forcé de convenir, c'eſt que le Coſtume des ſiecles paſſés fut toujours un objet de connoiſſances pour les ſiecles qui ſuccédent. A l'aſpect de Médailles, de Tableaux, de Statues antiques, le Savant juge les hommes, leurs mœurs & leurs uſages. D'après cette opinion, je me ſuis propoſée de traiter, dans ce Journal du beau ſexe, le chapitre intéreſſant des modes nouvelles. Ce ſera d'abord rendre ſervice aux femmes de Province qui deſirent connoître le goût de la Capitale, pour fixer le choix de leur parure ; & de plus, notre Ouvrage, conſidéré ſous un autre point de vue, ne pourroit-il pas devenir un jour le tableau le plus exact, d'après lequel on jugera les uſages du ſiecle préſent ? Une Médaille, un Portrait même, peuvent tromper le ſavant Obſervateur. Combien de femmes ne veulent être of-

ſertes, aux yeux de la poſtérité, que ſous des attributs abſolument étrangers à la vérité; que de Dianes ? de Junons ? de Vénus ? de Minerves & de Flores ? Les hommes ſe déguiſent de même, ne fut-ce que par imitation; un Guerrier prend l'armure du quinzieme ſiecle, & dédaigne l'uniforme ſimplifié qui lui a ſuccédé; tel autre trouve agréable d'être repréſenté en Hercule, Jupiter, ou tout au moins en Adonis; ſouvent auſſi l'Artiſte donne l'eſſor à ſon imagination, & ſon pinceau ſemble ſe plaire à tracer un habillement plus pittoreſque que vrai. Comment donc pouvoir s'aſſurer de la vérité, lorſqu'on veut commenter ſur les différents coſtumes ? L'annonce ſucceſſive des Modes nouvelles procurera cet avantage, & l'auroit procuré de tous les tems, ſi on s'y étoit attaché. *Ces petits détails*, dira-t-on, *ſont dignes d'une femme.* Je ne m'offenſerai point de l'épigramme; je m'efforcerai au contraire de la tourner à mon avantage, & de prou-

ver qu'en effet il eſt digne d'une fe m m d'abréger le travail ſtudieux des hommes, & de ſe rendre en même-tems agréable à ſon ſexe. Les femmes qui par l'uſage, le rang & la fortune, doivent s'aſſujettir à la parure, ſeront flattées de trouver l'indication de tout ce qu'invente le goût. Celles, au contraire, qui par caractere ou par état ſont vouées à l'habillement ſimple, trouveront au moins l'occaſion de s'égayer ſur ce dont elles ne font point uſage. D'ailleurs, il eſt des Modes d'ornement que les plus ſcrupuleuſes peuvent adopter, & je ne négligerai point d'en faire mention. Je deſire trop de réunir les ſuffrages de la beauté & de la vertu, pour rien omettre de ce qui peut les flatter.

ARTICLE I.

Garniture des grands habits de Cour.

Cet habillement ſi noble par lui-même, eſt encore rehauſſé par le goût avec lequel on le garnit à-préſent. Les ornemens

qu'on y ajoute, & qui font le plus grand effet, ſont des réſeaux d'or ou d'argent, façonnés en volant, en feſtons contre-carrés, en quilles ou en gros bouillons, comme les habits des Sultanes. On y ajoute des guirlandes en feuilles de chêne, faites en ſoie, en or, argent & paillons. Des glands à la Chinoiſe, ou des cornes d'abondance qui répandent des fleurs, & de petits fruits ſur le fond de l'étoffe.

On les garnit auſſi, lorſque le fonds eſt uni, avec des fleurs & des plantes imitant le naturel, comme tourneſol, lys, barbeaux, jacinthes, brocolis, geranium, muguet, aube-épine, & généralement toutes les plantes qui peuvent s'imiter.

ART. II.

Garniture de Robe.

On garnit les robes également en réſeaux d'or ou d'argent : mais les ornemens que l'on préfere aujourd'hui ſont des garnitures de tulle, ou de filet, avec

des guirlandes de fleurs variées, mêlées d'agraffes façonnées en lacs d'amour, & petit gland. On en garnit aussi en mosaïques, & repincées avec des fleurs ou des guirlandes d'agrément. La mode des larges paremens se soutient toujours, & c'est même ce qui donne la facilité d'y former des dessins variés, soit avec la gaze; soit avec les fleurs.

ART. III.

Bonnets.

Le bonnet nommé *pouf* est toujours à la mode. On le porte à-présent plus grand que dans son origine; on le varie aussi davantage, puisqu'on y a joint de petites écharpes, des bouillons à la Sultane de différentes gazes, garnis d'herbages & plantes de toutes les especes possibles, sur-tout de cerfeuil, persil & fleurs des champs. On a voulu par là imiter les jardins Anglois, & offrir sur la tête d'une jolie femme toutes les belles productions de la nature, tels que des

épics de bled, des gerbes, & même des ſources d'eau. Il eſt d'autres bonnets non moins variés, qui ont pour noms diſtinctifs ceux de bonnets *au Parnaſſe*, *à l'immortalité*, *à la bienfaiſance*, *à la juſtice*, & autres figures ſymboliques ; le tout orné de grands ou de petits panaches, de Sultanes friſées & recourbées, avec des plumes d'autruches détachées, très-grandes & très-larges, des plumes de coq, de paon, ou telles autres que l'on deſire. Ces pannaches ſont très-avantageux aux femmes d'une taille médiocre, de même qu'à celles dont les traits ſont trop délicats pour annoncer un caractere de nobleſſe au premier coup d'œil.

ART. IV.

Mantelets & Fichus.

Outre les mantelets connus & en uſage depuis long-tems, on porte auſſi des *diminutifs* peu embaraſſans, que l'on nomme *des Princeſſes*, *des Indiennes*,

des Collinettes & des Conty. Les jeunes personnes ſont très-agréablement habillées avec ces différens mantelets. Elles laiſſent appercevoir une taille élégante, & cependant conſervent un voile intéreſſant à la pudeur.

On porte auſſi des *palatines* très-étroites, en cordons friſés, repincés ou bouillonnés à pluſieurs rangs. On les fait en petit tulle ou blonde. Elles font un effet très-agréable lorſqu'on s'habille de maniere à ne point mettre de mantelet.

Ces différens ajuſtemens ſe trouvent à Paris, chez Mlle. Alexandre, rue de la Monnoie. Elle varie les bonnets au gré des perſonnes qui lui en demandent, & l'on rencontre à la fois chez cette Demoiſelle le goût d'un artiſte, & toute l'honnêteté que l'on peut deſirer dans une perſonne qui a la liberté de fixer un prix ſur des bagatelles qui n'en ont qu'un arbitraire.

Mademoiſelle Philidor, marchande de modes de la Reine, rue du Four, faux-

bourg St. Germain, près la Croix rouge, a auſſi un magaſin très-bien fourni des ajuſtemens les plus nouveaux & du meilleur goût, ſur-tout de ceux déſignés ci-deſſus.

Cette Demoiſelle a de plus une occaſion favorable pour procurer l'acquiſition de trois ſuperbes habits de cour tout neufs, brodés en dorure de la plus grande richeſſe & du plus nouveau goût. Leſdits habits ſont composés chacun d'une jupe, de la queue, du corſet, de la mantille & de la parure. Ces habits ſont faits pour la plus grande taille, & l'on ne peut rien ajouter à leur magnificence. Il faut s'adreſſer aux Demoiſelles Philidor, à l'adreſſe ci-deſſus.

Mr. Beaulard, au Nœud galant, rue St. Nicaiſe, près les Quinze-Vingt, tient un magaſin très-curieux par la variété & l'élégance des bonnets qu'il imagine. Les plus agréables ſont le bonnet *en coquille*, *au tems préſent*, bonnet *à l'Eſpagnole* &

à la conſtance d'Orphée. Dans les Journaux ſuivans nous ferons connoître les variétés qui y ſurviendront, de même que toutes les nouveautés en ce genre. Nous parlerons ſur-tout du bonnet *à la belle-mere.*

L'arrangement des cheveux tenant indiſpenſablement à l'agrément de la coëffure, nous annonçons un nouvel almanach, mis au jour par M. Davault, coëffeur, lequel a pour titre : *Recueil des coëffures des Dames dans les goûts les plus modernes.* Ce petit livret, en deux parties égales, renferme les modeles de 42 coëffures différentes. Toutes les figures ſont deſſinées & enluminées, en ſorte que, l'almanach à la main, une Dame peut guider ou ſa femme de chambre ou ſon coëffeur, & lui indiquer l'accommodage qu'elle veut. Dans le nombre de ces différentes coëffures ſont celles *de bal, de viſite, de cour, de campagne & de caprices.* Ces deux petits livres ou almanachs ſe

vendent à Paris, rue Dauphine, à l'hôtel de Genlis, & chez l'Auteur, auſſi rue Dauphine, chez le ſieur Denjens, Perruquier. Prix, 3 liv. les deux parties.

Au Cygne des parfums, rue du Roulle, le ſieur Fargeon, Parfumeur de Montpellier, & Succeſſeur de M. Vigier, Parfumeur du Roi & de la Cour, annonce une pommade de ſa compoſition, à la fleur d'orange, à la moëlle de bœuf & autres mélanges. Cette pommade, d'une odeur très-forte & très-ſuave, eſt propre à conſerver & à faire croître les cheveux : elle eſt d'un jaune doré de couleur naturelle, & s'amalgamme très-bien avec la poudre. Il fait auſſi des bâtons de la même compoſition, qui font croître en peu de tems les petits cheveux des racines. Le même Parfumeur a trouvé un nouveau coſmétique, ſupérieur à preſque tous ceux connus juſqu'à-préſent. Il le nomme *eau de beauté.* Son effet eſt ſubit : il éclaircit la peau, la blanchit, &

l'entretient dans la fraîcheur la plus intéressante.

Le prix est de 8 liv. la petite bouteille. Il donne la maniere de s'en servir. Ces bouteilles sont scellées de son cachet.

PEINTURE

LE desir de retracer, aux yeux de la postérité, l'image d'une Reine, qui fait le bonheur de son peuple & le charme de tous ceux qui la voient, excite de plus en plus les Artistes de cette Capitale. Dans le nombre des habiles Peintres qui ont fait le Portrait de cette auguste Souveraine, on doit citer, avec éloge, l'Auteur du Tableau qui vient d'être présenté au Roi.

Monsieur de Lorge, jeune Artiste, semble avoir épuisé son art, pour donner à la figure de la Reine, toute la ressemblance que les yeux & les cœurs y cherchent. Cette Princesse est représen-

tée en pied, de grandeur naturelle & en Chasseresse. Le costume est des plus élégans. Sa draperie est de satin bleu, bordé de peau de tigre, recouverte d'une espece de *soubreveste* de satin blanc, aussi bordé de peau de tigre; les plis de cette draperie sont jettés avec beaucoup d'art & de goût; la touche est largement faite.

L'ordonnance de la composition est simple; mais la pose de la figure est noble & légere.

Cette intéressante Chasseresse paroît sortir d'une forêt, que l'on apperçoit dans le fond, & rentrer dans un jardin désigné par des arbustes entourés de roses. Elle semble donner des ordres pour aller prendre son gibier. L'attitude, la forme, & le coloris de ses bras sont de la plus grande beauté. Il regne généralement dans ce Tableau une harmonie douce, qui fixe les regards. La maniere de peindre de M. de Lorge est précisément celle qui doit être mise en usage,

lorſqu'il s'agit d'offrir aux yeux, par la magie du pinceau, la fraîcheur, le tranſparent, & les graces d'une jeune Beauté. On ne ſauroit trop inviter cet Artiſte à ſe faire de plus en plus connoître par des productions de même genre que celle qui vient de lui mériter les ſuffrages de pluſieurs Académiciens, & de tous ceux qui ont vu le Portrait de la Reine, ſon dernier ouvrage.

VERS

Au ſujet du Portrait de la Reine.

RETracez-nous toujours cette Image chérie,
Beaux Arts, volez par elle à l'immortalité ;
On aime à voir l'ouvrage du génie,
Lorſqu'il nous peint notre Divinité.

Par Madame de M.

GRAVURES.

MOnsieur Petit, Marchand, rue du petit Pont, à Paris, a eu l'honneur de présenter à Leurs Majestés & à la Famille Royale deux estampes gravées par M. Lemire, fameux artiste, & dessinées par M. Moreau, également célebre dans son art. Le sujet de ces gravures est une allégorie relative à l'avénement de Louis XVI au trône. Le médaillon du Roi est soutenu par la Justice: la sagesse soulage ses peuples par des bienfaits que répand l'abondance. La vérité réclame ses droits, & est délivrée du joug de la fourberie & du mensonge, qui paroissent rentrer dans les abymes du crime. Dans l'autre estampe, qui fait pendant de cette premiere, est le médaillon de la Reine, soutenu par la bonté & la tendresse, caractérisée par un pélican qui ouvre son sein pour nour-

rir ſes petits. Les trois Graces ornent de fleurs le médaillon : au bas eſt la France, qui préſente à la Reine un peuple immenſe ſous la forme de jeunes enfans qui reconnoiſſent leur mere. Plus bas ſont la poéſie & la peinture, qui s'empreſſent d'immortaliſer les vertus de notre Souveraine.

L'idée de ces allégories eſt priſe dans l'eſprit de tous les François, qui chériſſent & reſpectent les vertus de notre jeune Roi & celles de ſon auguſte épouſe : mais la maniere dont cette idée eſt rendue fait le plus grand honneur au deſſin de M. Moreau & au burin délicat & hardi de M. le Mire. Le portrait du Roi eſt d'une reſſemblance frappante : toutes les figures acceſſoires ont un caractere de vérité qui les déſigneroit ſans le ſecours de leurs attributs. La Juſtice ſur-tout porte dans ſes traits une ſévérité noble & impoſante. La vérité eſt d'une candeur inexprimable. Minerve a une douce majeſté,

l'abondance a les contours heureux de la ſanté & de la fraîcheur. Auprès du médaillon de la Reine on voit les trois Graces, telles qu'elles ſont dépeintes dans le Temple de Gnide. Elles forment un grouppe charmant & qui ne fait rien perdre de leurs charmes. La France, repréſentée ſous la forme d'une femme couronnée, offre une beauté intéreſſante. Tous les enfans qu'elle préſente ont des caracteres différens, & tous très-heureux. Il eſt dommage qu'au milieu de tant de perfections, on ne retrouve pas ce que l'on deſire le plus, la reſſemblance de la Reine. Si cet avantage étoit réuni à tout ce que l'on apperçoit de beautés dans ces deux Eſtampes, on pourroit aſſurer n'avoir rien vu de plus parfait dans ce genre.

M. Petit, pour rendre ces Gravures auſſi flatteuſes pour le Public qu'elles ſont agréables pour les Connoiſſeurs, a imaginé d'en monter pluſieurs en écran;

elles ſont ſoutenues par un ſceptre, dont le manche eſt de velours, garni de franges d'or. On ne peut ſans doute préſenter des étrennes plus intéreſſantes à une Nation qui trouve ſon bonheur à aimer ſes Souverains.

Le Plaiſir interrompu, dédié à M. de Voltaire, Eſtampe gravée par le ſieur David, d'après le tableau de Van-Oſtade. A Paris, chez l'Auteur, rue des Noyers, au coin de celle des Anglois.

La Partie de Chaſſe de Henri IV, en ſix écrans. Prix 18 liv. & en eſtampes, montées ſous verre à bordures dorées, prix 24 liv. A Paris, chez Lattré, Graveur, rue Saint Jacques.

LIVRES

LIVRES NOUVEAUX
Dont on rendra compte.

OUvrage *ſans Titre*, ou *Minerve le donnera*, dédié à la Reine, par Madame de Laiſſe, Auteur des Contes moreaux, dédiés à Madame la Comteſſe d'Artois. Chez Saugrain, Quai de Contî.

Mémoires, pour ſervir à la Vie de Nicolas de Catinat, Maréchal de France. Chez la veuve Ducheſne, Libraire, rue St. Jacques. Prix broché 2 liv. 10 ſ.

Théâtre de Campagne, par l'Auteur des Proverbes dramatiques. Chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe. 4 vol. in-8. broché, prix 15 liv.

Avis aux Femmes enceintes & en couche, traduit de l'Anglois de Ch. Whitte. Chez Vincent, rue des Mathurins. 1. vol. in-12.

Exercices de dix jours de retraite, pour toutes ſortes de perſonnes, par l'Abbé de Marſis. Chez le même; & chez la veuve Méquignon, rue de la Juïverie. Prix 6 l.

Nouveau Plan d'Education, rue St Jean de Beauvais, la premiere porte cochere au-deſſus duCollege.

Les Confidences d'une jolie Femme, par Mlle. de... Chez la veuve Ducheſne, rue Saint-Jacques. 4 vol. in-12. Prix 6 liv.

ALMANACHS.

Les Etrennes d'un Médecin, petit Ouvrage utile, pour remédier tout de ſuite à pluſieurs accidens qui menacent la vie. Chez Vincent, Libraire, rue des Mathurins, Hôtel de Clugny.

Almanach muſical, Ouvrage agréable pour les Amateurs de Muſique, & utile à ceux qui veulent ſe procurer les meil-

leurs Maîtres pour les talens néceſſaires à l'éducation ; tels que la Muſique vocale, inſtrumentale, & la Danſe. Chez Ruault, rue de la Harpe.

L'Oniroſcopie, ou Application des Songes aux numéros de la Lotterie de l'Ecole-Militaire, tirée de la Cabale Italienne, & de la ſympathie des Nombres, ornées de jolies figures, analogues au ſujet. Chez Deſnos, Libraire, rue St. Jacques, au Globe.

Almanach de la Folie, ſuivi d'un Almanach de la Sageſſe. Chez Edme, Libraire, rue St. Jean de Beauvais.

Almanach de Verſailles, Ouvrage très-néceſſaire à ceux qui demeurent à la Cour, & également utile aux perſonnes de la Capitale, qui ont des affaires aux Bureaux des différens Miniſtres, & aux Gens attachés aux Maiſons de nos Sou-

verains, des Princes & Princesses de la Famille Royale. A Versailles, chez Blaiseau, Libraire; & à Paris, chez Valade & Deschamps, Libraires, rue St. Jacques.

Les Spectacles de Paris, ou Calendrier Historique & Chronologique des Théâtres. Chez la veuve Duchesne, rue St. Jacques.

Almanach de Gotha, petit Livre instructif & amusant, qui renferme plusieurs Articles curieux, intéressant & même nécessaire à connoître. Chez Ruault, rue de la Harpe.

Almanach historique & poétique. Chez Saugrin, Quai des Augustins.

Almanach Forain, ou les différens Spectacles des Boulevards, & des Foires de paris, &c. Chez Quilleau, rue Christine. Prix 1 liv. 4 s.

MUSIQUE.

N*Ouvelle Méthode pour apprendre à jouer de la Harpe*, avec des Leçons faciles pour les Commençans, par M. Corrette, Chevalier de l'ordre du Christ. Prix 6 liv. A Paris, à Rouen, à Lyon, à Dunkerque, & aux adresses ordinaires.

Troisieme Livre de Sonnates pour la Harpe, avec accompagnemens de Violon, *ad libitum*, dédié à Mlle His, par Francesco Petrini. Chez l'Auteur, rue Montmartre, vis-à-vis celle des vieux Augustins.

CHORÉGRAPHIE.

R*Ecueil de Menuets nouveaux*, avec la Basse chiffrée, dédié à Mad. le Bret, par

Bacquoi Guédon, ci-devant Danfeur du Théâtre Français.

Recueil de Contredanfes Allemandes & Françaifes, avec la Baffe chiffrée. Du même Auteur.

Les Plaifirs de Henri de IV, Contredanfe Françaife à huit Figurans. Par le même. Le tout gravé par Madame Crofey.

On ne fauroit difconvenir que l'Auteur de ces différentes Contredanfes fait chaque jour de nouveaux efforts pour prouver fon zèle au Public. Il demeure rue de la Poterie, la premiere porte cochere à main gauche, en entrant par celle de la Tixeranderie, & aux adreffes ordinaires.

AVIS.

NOus nous proposons de faire mention dans le prochain Journal & les suivans, de tout ce qui peut être utile ou agréable à notre sexe. Nous avons déja traité l'article des Modes, nous inférerons également tout ce qui peut avoir rapport à la santé des Meres de familles & de leurs enfans, de ce qui peut être utile à l'éducation des jeunes Demoiselles, des Artistes dont elles ont besoin, des différens Ouvrages que l'on invente chaque jour pour leur occupation. Nous indiquerons les Exercices pieux, fixés pour certain jour de l'année, même les Eglises où l'on se rassemblera pour les suivre. Enfin nous n'omettrons rien de ce qui peut convenir aux femmes de différent état & de différent goût.

Nous prions tous les Artistes généra-

lement de nous envoyer leur adresse, avec une Note de ce qu'ils desirent faire connoître au Public. Par cette indication, les personnes de Provinces pourront, en arrivant dans la Capitale, s'adresser aux Artistes que nous leur aurons proposés, sans courir les risques auquel expose un choix fait au hasard.

FIN.

ERRATA pour le Journal des Dames du mois de Décembre, page 258.

LE jeune Enfant, qui a soutenu avec tant de distinction, le 30 Nov. dernier, un Exercice public, depuis trois heures après-midi jusqu'à sept, dans la maison de M. de Long-Pré son Maître, rue Saint Victor, se nomme M. le Marquis de la Maisonfort; il est âgé d'onze ans, & non de douze.

Plusieurs Membres de l'Académie des Sciences ont questionné ce jeune Répondant sur les Mathématiques, la Géographie & l'Histoire, & ont été surpris de la précision & de la facilité que M. de la Maisonfort a mis dans ses réponses.

ERRATA du Volume de Janvier 1775.

Page 17, lig. 17 Fablieur, *lis.* Fablieau.
33, lig. 6 le genre des sortes, *lis.* le genre de pieces.
45, lig. 10 l'âge d'ord, *lis.* l'âge d'or.
50, lig. 8 de, *lis.* des.
58, lig. 2 je m'apqelle, *lis.* je m'appelle.
60, lig. 7 encor, *lis.* encore.
Idem, lig. 23 Pierro, *lis.* Pierrot.
95, lig. 14, jolie, *lis.* joli.
96, lig. 4 ses, *lis.* ces.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le Tome I. *du Journal des Dames*, lequel m'a paru mériter l'impression. A Paris, ce 22 Janvier 1774.

D'HERMILLY.

TABLE

De ce qui est contenu dans ce Journal.

ETrennes à la Reine, Page 3
Elégie sur la mort d'un Serin, 4
A M. de la Garde, 5
Anecdotes Chinoises, 6
Nouvelles historiques, 16
Vers pour mettre au bas du Portrait de Mgr. le Garde des Sceaux, 19
Eloge de La-Fontaine, 20
Les Enfans élevés dans l'ordre de la Nature, 29
Les Passions, 35
Madrigal, impromptu à l'Auteur des Passions, 39
Chanson d'une Bergere de Savoye, 41
Autre Chanson, 43
Chanson sur l'air de Beaumarchais, 44
Pierrot & Pierrette, Conte. 47
Mes Etrennes, 63
Dialogues sur la Musique, 67

Les Etrennes, Conte de Fée. 71
Etrennes à Hortence ma femme, 74
Chanſon notée, 75
A M. de Choiſeul, 80
Pour Mad. de Grammont, 81
Pour Madame de Choiſeul, ibid.
Lettre De Madame la Marquiſe d'Amb... à
Madame de Montanclos, 82
Choix de poéſies, 95
Vers à Jeannette, 97
Lettre ſur Henri IV, 98
Legs d'un pere à ſes filles, 111
Anecdotes, 116
A la Reine, 122
Vers ſur Mad. de Beauharnais, 124
Couplets ſur le Couronnement de S. M. 125
Avis ſur les Modes nouvelles, 127
Peinture, 138
Vers au ſujet du Portrait de la Reine, 140
Gravures, 141
Livres nouveaux, 145
Muſique, 149
Choérgraphie, ibid
Avis, 151

Fin de la Table.